LE

DRAGON DE LA REINE

OU

COSTAL L'INDIEN

ROMAN HISTORIQUE

Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

LE DRAGON DE LA REINE

OU

COSTAL L'INDIEN

Roman Historique

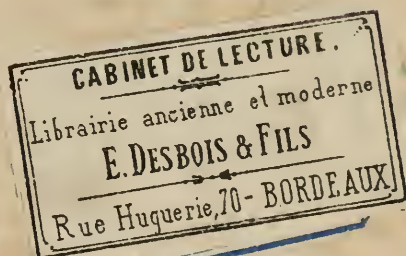
PAR

GABRIEL FERRY

auteur

Du Coureur des Bois.

II



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

LES

PAYSANS

PAR H. DE BALZAC

Les *Paysans*, on le sait, forment une des grandes catégories dont la réunion devait compléter l'œuvre immense entreprise par l'illustre romancier sous le titre de la *Comédie Humaine*. L'idée dominante de cette magnifique étude est l'antagonisme profond qui sépare le *paysan* du *bourgeois*. Idée féconde, éminemment dramatique où se développent, dans des scènes d'un intérêt puissant, des caractères dont la vérité, la profondeur, l'originalité saisissante, rappellent les plus hautes créations du grand écrivain. Ainsi les personnages de Fourchon, de Michaud, de la Mouche, de la Péchina, l'étrange et horrible famille des Tonsard, la curieuse et effrayante figure de Rigou ; variété d'avare dont le type égale, s'il ne les surpasse, les types devenus si populaires de Grandet et de Gobseck, font de cette œuvre une des plus complètes et des plus intéressantes qui soient sorties de la plume de Balzac.

ROBERT LE RESSUSCITÉ

PAR

MOLÉ-GENTILHOMME ET CONSTANT GUÉROULT

Le public, vivement impressionné par le succès des derniers livres de MM. Molé-Gentilhomme et Constant Guéroult, attendait avec impatience l'œuvre nouvelle que nous annonçons sous ce titre. Cette attente n'a pas été trompée. Jamais roman historique n'avait réuni à un plus haut degré les éléments qui font la valeur de ces sortes de compositions. *Robert le Ressuscité* est un tableau dramatique et saisissant de la France sous Charles V. Les scènes de routiers, bizarres et hardies, s'y mêlent heureusement à de gracieux paysages et à une intrigue d'amour des plus attendrissantes. Les types de Robert et de Raoul de Fenestrange, ceux de Clochepain, du jeune page Lorenzino et d'Aïssa la Candiote, resteront comme des modèles de noblesse, de vrai comique, de passion et d'énergie. On reconnaît dans cet ouvrage la touche vigoureusement accentuée des deux écrivains qui ont écrit *Roquevert l'Arquebusier*, ce roman dont le succès prodigieux, constaté par des reproductions sans nombre et par des traductions dans presque toutes les langues, doit être compté parmi les plus solides et les plus réels de la librairie moderne.

VII

L'amour sous les tropiques.

Don Luis Tres Villas, père de don Rafaël, quoique Espagnol, avait été l'un des premiers à comprendre la nécessité de faire aux créoles mexicains les concessions politiques que leur avait accordées

don José Iturrigaray, dans l'intérêt même de l'Espagne. Il avait donc applaudi aux mesures libérales prises par le vice-roi, auquel il était tout dévoué, et quand l'exécution de ces mesures eut causé sa chute, don Luis, pensant avec raison que ce désastre venait de briser pour toujours les liens qui attachaient les créoles aux Espagnols, avait donné sa démission de capitaine de la garde d'Iturrigaray et s'était retiré dans son hacienda del Valle.

Cette hacienda était située sur le revers des collines, à la base desquelles s'élevait celle de don Mariano Silva. Tous deux s'étaient connus à Mexico, et le voisinage avait resserré les liens d'une amitié passagère.

Aussitôt que l'insurrection d'Hidalgo eut éclaté, don Luis s'empressa d'envoyer un exprès à son fils pour le mander près de lui. Don Rafaël avait obtenu un congé et se rendait à l'ordre de son père, quand il rencontra l'étudiant, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre. Toutefois, il ne pensait pas manquer à l'obéissance filiale en passant un jour ou deux à las Palmas, où il se dirigeait alors.

Pendant près de trois mois que don Mariano avait passés à Mexico, dans le courant de l'année précédente, le jeune officier avait ébauché avec dona Gertrudis (Marianita était restée à Oajaca, chez une de ses proches parentes) un de ces romans d'amour auxquels la conformité

d'âge, la parité des positions sociales et des fortunes, les convenances, en un mot, ne tardent pas à faire succéder la réalité prosaïque du mariage. Une brusque absence, commandée par les exigences du service militaire, pendant laquelle don Mariano quitta aussi Mexico subitement, avait seule empêché un dénoûment semblable de s'accomplir.

Don Rafaël n'avait pas, il est vrai, déclaré formellement sa passion à celle qui qui en était l'objet; mais il avait osé espérer que la jeune fille l'avait suffisamment comprise et que peut-être elle en accueillerait l'aveu sans colère. Il ne s'était pas ouvert davantage à son père, ne

croyant devoir le faire qu'avec l'agrément de dona Gertrudis.

Peu à peu, quand il s'en trouva éloigné, le souvenir des indices favorables qu'il avait cru remarquer chez elle s'affaiblit à mesure que s'augmentait celui de sa beauté, dont l'impression lui arrivait, parée des couleurs séduisantes du prisme de l'éloignement, et il se prit à trembler d'avoir été trop présomptueux. Bientôt il passa du doute cruel à une incertitude plus cruelle encore : celle de n'être pas aimé. Don Rafaël voulut chasser le souvenir de Gertrulis, en se disant qu'il ne l'avait jamais aimée non plus. Ce fut alors qu'il s'aperçut de l'empire sans bornes que la jeune fille exerçait sur lui, en

tombant loin d'elle dans une mélancolie profonde.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que le premier cri de l'indépendance mexicaine, poussé par Hidalgo, vint surprendre le jeune officier. Imbu des idées libérales que son père lui avaient transmises, et les portant à un degré plus élevé; connaissant, d'autre part, l'ardeur passionnée avec laquelle dont Mariano Silva et sa fille accueillaient l'espoir de l'émancipation, même la plus lointaine, et, bien sûr de leur approbation à tous trois, il résolut, dans son noir chagrin, d'aller hardiment se jeter sous la bannière de l'insurrection, et, à la première rencontre qui aurait lieu entre les troupes

royales et les indépendants, de se faire casser la tête et de se débarrasser ainsi d'une existence qui lui était à charge.

Heureusement pour lui, le messager envoyé par son père vint surprendre don Rafaël au moment où il allait employer ce moyen très détourné d'arriver à la possession de celle qu'il aimait si tendrement. Pour le dire en passant, ce message enjoignait tout simplement à l'officier de venir trouver son père, pour apprendre de lui des choses trop importantes pour être confiées au papier ou lui être transmises par la bouche d'un serviteur.

Don Rafaël, d'après les antécédents politiques de son père, ne douta pas que,

s'il le mandait près de lui, c'était pour l'engager à offrir son bras à la cause de l'indépendance mexicaine.

Ce message, d'une signification si mystérieuse, remit l'officier dans la voie du sens commun, et il vit, dans le voyage qu'il allait être forcé d'entreprendre, un moyen tout naturel de sonder les dispositions du cœur de dona Gertrudis, en lui faisant connaître l'état du sien. Puis, renonçant à ces idées chevaleresque, par suite desquelles il s'était interdit à Mexico de s'ouvrir à don Mariano sans le consentement de sa fille, il résolut de lui déclarer, avant tout, sa passion pour Gertrulis, aimant mieux, à tout prendre, devoir à l'obéissance filiale la possession

de la femme sans laquelle il ne pouvait plus vivre, que de renoncer à cette possession si ardemment désirée.

On conçoit maintenant avec quelle impatience fiévreuse don Rafaël dévora les cent lieues qui séparent Mexico de Oajaca, et comment, de peur d'arriver un jour plus tard, il préféra courir le risque de périr, en gagnant le soir même l'hacienda de las Palmas.

Avons-nous besoin de dire qu'il avait calculé d'avance toutes ses étapes, et qu'en renvoyant à son père le messager qui lui avait été expédié, il l'avait chargé de dire, en passant à l'hacienda de don Mariano, le jour et presque l'heure à laquelle il comptait venir lui demander

l'hospitalité d'une nuit ou d'un jour? Sans savoir l'importance que don Rafaël attachait à cette visite, don Mariano l'agréa comme une politesse dont il ne pouvait que savoir gré au fils de son voisin de campagne et de son ami.

Quant aux sentiments de dona Gertrudis, nous n'avons plus que faire d'en parler. Que n'eût pas donné l'amoureux don Rafaël pour apprendre le plaisir secret avec lequel sa présence était attendue, et l'ardeur des vœux qu'avait arrachés en sa faveur le terrible danger auquel il venait d'échapper.

A l'époque où il arrivait dans l'État de Oajaca, l'insurrection venait d'y pénétrer. Au moment de lever le masque, Hidalgo

avait envoyé des agents dans toutes les provinces pour les soulever en même temps que celle de Valladolid. Ceux expédiés à Oajaca par le curé de Dolorès étaient deux campagnards du nom de Lopez et d'Armenta; mais tous deux, pris par les autorités espagnoles, avaient été exécutés, et leurs têtes exposées, pour l'effroi des insurgés, sur la grande route d'Oajaca.

Le mouvement d'insurrection n'en éclata pas moins, malgré ces mesures de rigueur, et un autre campagnard du nom d'Antonio Valdès venait de se mettre à sa tête avec tous les hommes qu'il avait pu recruter dans les campagnes; déjà le sang des Espagnols tombés entre ses mains avait coulé

dans plusieurs occasions : Valdès les avait sacrifiés sans pitié.

Nous n'avons plus besoin maintenant de revenir sur le passé de nos divers personnages, et nous reprenons le récit des événements, à mesure qu'ils vont se dérouler sous nos yeux.

Ce même jour où don Cornelio Lantejas arrivait à l'hacienda de las Palmas, il était quatre heures de l'après-midi et le dîner venait de se terminer.

Dans un salon du rez-de-chaussée, simplement garni de quelques meubles de fabrique espagnole, et dans lequel s'ouvraient deux grandes portes donnant sur un assez vaste jardin, planté de grenadiers et d'assiminiers, les hôtes et les habitants

de l'hacienda se trouvaient tous à peu près réunis.

L'étudiant en théologie et Marianita étaient seuls absents.

Le premier en se rappelant, maintenant qu'il était complétement en sûreté, l'effroyable nuit passée sous une guirlande de tigres et de serpents à sonnettes, et les risques non moins terribles qu'il avait courus pendant que Costal travaillait à sa délivrance, s'était consciencieusement laissé aller à un accès de fièvre qui le retenait au lit.

La seconde, Marianita, sous prétexte de jeter un coup d'œil sur la vallée convertie en un vaste lac; mais, en réalité, pour s'assurer si la barque de don Fernando

n'apparaissait pas au loin sur ce lac, s'impatientait sur la terrasse, à la vue de l'immense plaine inondée et déserte, sur laquelle les seuls oiseaux de proie volaient en criant.

Don Mariano, avec la double quiétude d'esprit des propriétaires, dont la richesse assure l'avenir, du moins selon les chances ordinaires de la vie, et de l'homme que son âge affranchit du joug des passions de la jeunesse, fumait un cigare tout en se laissant aller aux oscillations de son fauteuil de cuir à bascule. A côté de lui, se dressait une table sur laquelle, dans des tasses des Philippines, fumait ce café que les Espagnols appellent café de sieste, par antiphrases sans doute, car

il est habituellement d'une force à mettre le sommeil en fuite pendant vingt-quatre heures.

Debout à l'entrée du jardin, don Rafaël, la contenance calme et le cœur ému à l'idée de l'entretien qu'il allait provoquer, tour à tour confiant ou craintif, semblait contempler avec la persistance d'un naturaliste les évolutions des ramiers à la cime des arbres.

Gertrudis, la tête baissée, le visage calme aussi, s'occupait à broder une de ces grandes écharpes de batiste blanche, que les cavaliers mexicains laissent flotter sur leurs épaules, comme le bournous blanc des Arabes, pour amortir l'ardeur brûlante des rayons du soleil.

En dépit de la tranquillité apparente du maintien de l'hacendero, un nuage sombre passait parfois sur son front, et le visage de don Rafaël, pâle et soucieux par intervalles, démentait aussi de temps à autre l'air distrait qu'il affectait.

Gertrudis n'était pas plus calme en réalité. Une voix secrète lui disait que don Rafaël allait enfin parler; déjà cette voix chantait à son oreille un vague prélude d'amour, et cependant elle cachait les tressaillements soudains de son sang créole et les rapides frissons qui montaient de son cœur à ses joues, sous ce masque de sérénité féminine que l'œil d'un homme ne saurait pénétrer.

Un seul personnage présentait un main-

tien en harmonie avec ses pensées : c'était Valerio Trujano, le muletier.

Le chapeau à la main et debout devant l'hacendero, il venait prendre congé de lui et le remercier de l'hospitalité qu'il avait trouvée sous son toit.

A cette aisance de manières et de langage, particulière aux classes inférieures dans toute l'Amérique espagnole, se joignait, chez l'*arriero*, un air d'austérité imposante, dont ses yeux seuls, à sa volonté, tempéraient l'expression rigide. En dépit de sa position sociale (la nouvelle Espagne n'était pas républicaine, alors), Valerio Trujano n'était pas un hôte ordinaire, ni pour don Mariano ni pour sa fille. Indépendamment de la ré-

putation de probité sans tache, de piété profonde dont il jouissait dans tout le pays, la générosité et le sangfroid qu'il avait montrés en s'oubliant lui-même, dans un moment de danger terrible, pour aider don Rafaël à s'y soustraire, lui avaient gagné l'estime et la reconnaissance des habitants de l'hacienda.

Bien que l'officier de dragons eût payé sa dette en l'arrachant à son tour à une mort certaine, quand les eaux l'entraînaient, personne ne se croyait quitte envers l'arriero, et dona Gertrudis mêlait à ses pensées d'amour des prières pour celui qu'elle regardait à juste titre comme le sauveur de don Rafaël.

L'homme que le siége de Huajapan

devait immortaliser plus tard avait alors environ quarante ans; mais, au moment où nous le retrouvons, la finesse de ses traits, sa noire et abondante chevelure lui donnaient un air beaucoup plus jeune encore.

— Seigneur don Mariano, dit Valerio, je viens vous prier de recevoir mes remercîments et mes adieux.

— Eh quoi! vous nous quittez si promptement? s'écrièrent à la fois l'hacendero, Gertrudis et don Rafaël.

— L'homme qui vit de son travail ne s'appartient pas, seigneur don Mariano; quand son cœur le pousse à droite, les nécessités de la vie le poussent à gauche.

L'homme endetté s'appartient moins encore.

— Vous devez donc une somme bien considérable! dit vivement don Rafaël en s'avançant vers lui la main tendue, que vous ne puissiez m'en parler? Dites, et quelque soit la somme...

— Ce serait un mauvais moyen que d'emprunter à l'un pour payer l'autre, reprit le muletier en souriant; car je n'accepterais qu'un prêt. Ce n'est pas par fierté, c'est par devoir : ne vous offensez pas. Non, non, la somme n'est pas considérable... quelques centaines de piastres, et, puisque Dieu a bien voulu que mes mules trouvassent chez don Mariano un asile contre l'inondation, je vais

reprendre par les montagnes le chemin de Oajaca, où l'argent que je retirai de la vente de ma *recua* m'acquittera entièrement, je l'espère.

— Quoi! s'écria don Mariano, vous allez vendre votre gagne-pain pour vous libérer?

— Oui; mais pour m'appartenir et pour aller où ma vocatiou me pousse, répondit simplement le muletier; je l'aurais déjà fait, si jusqu'à présent ma vie, n'eût été le bien de mes créanciers et non le mien. Je n'avais pas le droit de l'exposer.

— Exposer votre vie! dit Gertrudis avec un doux accent d'intérêt,

— J'ai vu les têtes de Lopez et d'Ar-

menta, au haut de la côte de San-Juan del Rey. Qui sait si la mienne ne sera pas bientôt avec les leurs? Je parle ici à cœur ouvert, comme devant Dieu, car un hôte ne trahit pas plus que Dieu les secrets qu'on lui confie.

— Sans doute, reprit don Mariano avec l'hospitalière simplicité des premiers âges. Mais nous sommes ici tous dévoués à la liberté du pays, et nous faisons des vœux pour ceux qui veulent l'affranchir.

— Nous ferons mieux, nous leur prêterons nos bras pour les soutenir, dit Tres Villas à son tour; c'est le devoir de tout homme qui peut manier une épée et monter un cheval de bataille.

— Que tous ceux qui lèveront le bras

en faveur de l'Espagne, s'écria Gertrudis les yeux brillants d'un fougueux enthousiasme, soient notés de honte et d'infamie! Qu'ils ne trouvent ni un toit qui les accueille, ni une femme qui leur sourie! Que le mépris de celles qu'ils aiment soit le partage des traîtres à leur pays!

— Si toutes les jeunes filles, belles comme vous l'êtes, pensent ainsi, reprit Trujano, notre triomphe ne se fera pas attendre. Qui ne serait heureux de tirer l'épée pour un sourire de vos beaux yeux!

En disant ces mots, l'arriero jetait un coup d'œil vers le capitaine des dragons de la reine, comme pour lui faire savoir

qu'il n'avait pas la hardiesse de marcher sur ses brisées. Gertrudis, de son côté, baissait la tête, toute heureuse de l'hommage qu'on rendait à sa beauté devant l'homme pour lequel seul il lui importait d'être belle.

Trujano reprit tout aussitôt :

— Dieu et liberté! voilà ma devise. Si j'avais été libre d'embrasser plus tôt la cause de mon pays, je l'aurais fait, ne fût-ce que pour empêcher les excès qui commencent à en souiller la sainteté. Vous le savez, seigneur don Mariano.

— Oui, reprit l'hacendero, à qui ces mêmes excès causaient un profond déplaisir, qui ne contribuait pas peu à

amasser les nuages que nous avons signalés tout à l'heure sur son front.

— Le sang d'Espagnols inoffensifs a déjà coulé, continua le muletier, et le seul soutien jusqu'ici, dans la province, de la sainte cause de l'émancipation de la nouvelle Espagne, ce misérable Antonio Valdès...

— Antonio Valdès ! s'écria don Rafaël en interrompant Trùjano, quoi ! le vaquero de don Luis Tres Villas, mon père !

— Lui-même, reprit don Mariano tout soucieux ; plaise à Dieu qu'il se souvienne que son maître a toujours été plein d'humanité pour lui.

Croyez-vous donc que mon père, dont les opinions libérales ne sont ignorées

de personne, puisse courir quelque danger ? s'écria l'officier d'un air alarmé.

— Non, sans doute.

— Don Valerio, combien cet homme, ce Valdès, a-t-il de combattants sous ses ordres ? reprit don Rafaël.

— Une cinquantaine, m'a-t-on dit; mais, depuis, sa troupe doit s'être grossie de beaucoup de gens des campagnes, qui souffrent plus que les autres de l'oppression espagnole.

— Seigneur don Mariano, dit l'officier d'une voix émue, il ne fallait rien moins qu'une semblable nouvelle pour me faire brusquement abréger les moments que j'étais si heureux de vous consacrer.

Avec cet héroïsme du cœur de la

femme, Gertrudis étouffa encore un cri d'angoisse, prêt à jaillir de ses lèvres, à la nouvelle de ce départ précipité, et couvrit de ses longues paupières abaissées le nuage de défaillance qui ternit tout à coup son regard.

— Quand un père est menacé, reprit don Rafaël; quand même il ne courrait que le risque de l'être, la place d'un fils est près de lui! N'est-ce pas, dona Gertrudis?

— Oui, répondit la jeune fille, d'une voix basse mais ferme.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel une sorte de pressentiment sinistre agita les quatre personnages réunis dans le salon. La guerre civile commençait

déjà à faire sentir son souffle homicide.

Trujano rompit le silence. Son œil brilla d'une flamme inspirée, comme jadis celui des prophètes que l'esprit de Dieu venait visiter.

— Ce matin, dit-il, un humble serviteur du Très-Haut, un prêtre obscur d'une pauvre bourgade, vous a quittés pour aller offrir aux insurgés le secours de ses prières : à présent, un instrument, non moins humble des volontés de l'Éternel, prend congé de vous, pour leur aller offrir son bras et son sang. Priez pour eux, belle et sainte madone, continua-t-il en s'adressant à Gertrudis, émue, avec cette exaltation religieuse et poétique qui faisait le fond de son carac-

tère, et peut-être le Seigneur daignera-t-il encore montrer que c'est du sein de la poussière qu'il se plaît à susciter le bras qui dépose les puissants de leur trône.

En disant ces mots, Valerio Trujano pressa respectueusement les mains qu'on lui tendait, et sortit du salon, accompagné de don Mariano Silva.

Peut-être celui-ci avait-il ses raisons pour laisser seuls, pendant quelques instants, sa fille et don Rafaël, dont le départ allait aussi avoir lieu.

La voix des muletiers qui achevaient de bâter leurs bêtes de somme, pour le départ de l'arriero, arrivait à peine aux oreilles de Gertrudis et de don Rafaël, aussi émus l'un que l'autre de la solitude

soudaine où ils se trouvaient, pour la première fois, depuis l'arrivée de l'officier à l'hacienda de las Palmas.

Le soleil dorait les cimes des assimiers, que les ramiers emplissaient de leurs roucoulements; la brise chaude, qui caressait les grenadiers du jardin, apportait dans le salon les parfums de mille fleurs diverses. Le moment était décisif, solennel. Heureuse et tremblante, à la fois, des paroles d'amour qu'elle pressentait, Gertrudis, comme les colombes qui, tout à l'heure, allaient replier leurs têtes sous leur aile, pour s'endormir au sommet des arbres, ramena sur sa figure les plis de son *rebozo* (1) de soie.

(1) Sorte d'écharpe.

Un doux frémissement, cette fois-ci plus fort que sa volonté, faisait trembler sa main sur l'ouvrage de broderie qu'elle tenait ; elle le déposa sur une table, à côté d'elle, pour que don Rafaël ne s'aperçut pas du trouble dont il était l'auteur.

C'était le dernier effort, la dernière tentative de résistance de l'orgueil pudique de la vierge, avant de s'avouer vaincu.

— Gertrudis, s'écria don Rafaël en imposant silence aux palpitations de son cœur, j'ai parlé à votre père. Oh! je vous en supplie, que ce dernier moment, que je vais peut-être passer près de vous, soit

tout entier consacré à des explications sans réticence, sans ambages.

— Je vous le promets, don Rafaël; mais quel mystérieux secret avez-vous dit à mon père? répondit la jeune fille avec un accent de douce raillerie.

— Je lui ai dit que j'apportais ici un cœur plein de vous; que l'ordre de mon père, qui m'appelle près de lui, avait été pour moi comme un message qui me conviait au bonheur, car il me rapprochait de vous; j'ai dit que j'avais dévoré avec une fiévreuse impatience la distance sans fin que je viens de parcourir, et que, pour vous voir plus tôt, j'avais entendu, sans m'émouvoir, les hurlements des ja-

guars à mes côtés et les grondements des eaux devant moi.

Don Rafaël se tut, et Gertrudis l'écoutait encore comme une mélodie qu'elle eût voulu entendre toujours.

— Et quand vous avez dit à mon père que vous... m'aimiez, reprit-elle après un moment de silence, a-t-il manifesté son étonnement de cette révélation inattendue ?

— Non, dit l'officier.

— C'est que je le lui avais déjà dit, don Rafaël, reprit la jeune fille avec un sourire non moins doux que sa voix, et mon père, que vous a-t-il répondu ?

— Mon cher don Rafaël, m'a-t-il dit, je verrais avec bonheur ma famille s'unir

à la vôtre; je dois avoir deux fils, et vous seriez le plus cher, mais... ce ne serait qu'avec l'agrément de Gertrudis, qu'avec le consentement de son cœur, et j'ai vu que ce cœur n'était pas ouvert pour vous. Voilà l'arrêt terrible que j'ai entendu de sa bouche. La vôtre, Gertrudis, va-t-elle le confirmer?

La voix de don Rafaël tremblait, et ce tremblement de l'homme énergique qui ne savait pas trembler devant la mort était trop délicieux au cœur de Gertrudis, pour qu'elle se hâtât de le faire cesser.

A la réponse faite par son père à don Rafaël, la pourpre de ses lèvres devint plus vive, car elle les comprimait pour ne pas sourire; mais elle prit bientôt un air

de gravité dont l'officier s'effraya plus encore.

— Don Rafaël, dit Gertrudis, vous avez fait appel à ma franchise, et si je vous parle à cœur ouvert, comme je parlerais à ma mère, jurez-vous de ne pas me faire un crime d'une sincérité qui risquera de vous sembler sans excuse ?

— Je le jure ! Gertrudis, parlez sans détour, dût votre franchise briser ce cœur si plein de vous, répondit Tres-Villas en fixant ses regards ardents sur la jeune fille.

— A une condition, toutefois : c'est que, tandis que je parlerai, vous allez fixer les yeux sur les cimes de ces assiminiers, là-bas ; sans quoi vous risqueriez de ne

pas entendre des choses qui... enfin, un aveu... tel que vous le désirez.

— J'essaierai, répliqua don Rafaël en levant les yeux vers le sommet des arbres, comme pour y étudier les mœurs domestiques des ramiers, qui continuaient à voler au-dessus d'eux.

Gertrudis commença, d'une voix timide et tremblante à son tour :

— Un jour, dit-elle, il y a longtemps de cela, une jeune fille fit un vœu à la Vierge, pour sauver d'un péril pressant un homme dont elle avait quelques raisons de se croire aimée. A votre avis, cet homme était-il bien aimé ?

— C'est selon la nature du vœu, répondit l'officier.

— Vous allez le voir. Cette jeune fille promit à la sainte Vierge que, si l'homme qui l'aimait échappait à ce pressant danger, elle ferait couper par lui, sur sa tête... oh ! si vous me regardez ainsi, je ne pourrai plus continuer, elle ferait couper, par lui, sur sa tête, la longue chevelure que son amant aimait passionnément; cet homme était-il bien aimé, don Rafaël ?

— Oh ! qui ne serait heureux de l'être ainsi ? s'écria don Rafaël avec ardeur et en laissant tomber sur Gertrudis un regard qui la troubla jusqu'au fond de l'âme.

— Je n'ai pas fini, dit-elle en tremblant, regardez encore là-haut, ou vous

n'entendrez pas la fin de mon histoire, et peut-être en seriez-vous... contrarié. Quand la jeune fille, qui n'avait pas hésité à sacrifier pour cet homme cette chevelure, l'objet de ses soins constants, ces longues tresses qui entouraient sa tête comme un diadême de reine, et qui... peut-être, l'embellissaient seules à ses yeux ; quand cette pauvre fille les aura... les a eu coupées, veux-je dire, croyez-vous que son... amant, regardez-moi, maintenant, don Rafaël, je vous le permets... croyez-vous qu'il l'aimera toujours?

Don Rafaël se tourna impétueusement, non pas qu'il entrevît encore la vérité, mais l'accent de mélancolie et de gaîté de Gertrudis l'avait profondément ému.

Une larme de tendresse, une larme d'envie, pour le sort de cet inconnu si tendrement aimé, brillait dans ses yeux quand il répondit :

— Oh ! Gertrudis ! il n'est pas d'amour qui paierait un tel sacrifice, et, quelque belle qu'elle fût, cette jeune fille est aujourd'hui plus belle qu'un archange aux yeux de son amant.

Gertrudis appuya sa main sur son cœur pour y contenir le flot de joie qui l'envahissait.

— Bien ! dit-elle d'une voix défaillante, j'ai besoin que... pour la dernière fois, vous leviez encore les yeux au ciel : nous avons à le remercier.

Pendant que don Rafaël obéissait, Ger-

trudis laissa tomber son voile sur ses épaules ; ses doigts firent échapper du peigne la couronne que formaient ses deux longues tresses, orgueil de sa beauté. Elle prit sur sa table les ciseaux dont elle venait de se servir, puis, cachant dans l'une de ses mains la rougeur enflammée de ses joues, tandis que l'autre élevait l'instrument fatal qui devait accomplir le sacrifice :

— Rafaël ! dit-elle d'une voix qui retentit comme la voix d'un ange à l'oreille de son amant, veuillez accomplir mon vœu, en coupant ces deux tresses sur ma tête !

— Moi ! s'écria-t-il éperdu à l'aspect de la main charmante qui lui tendait les ci-

seaux pour trancher cette chevelure, dont les tresses se repliaient sur le sol en noirs anneaux, moi !

— Je les ai promises à la sainte Vierge pour vous sauver hier soir, reprit la jeune fille toujours inclinée ; comprenez-vous, maintenant, Rafaël, mon bien-aimé Rafaël !

— Oh ! Gertrudis ! vous auriez dû, par pitié, me préparer plus doucement à tant de bonheur ! s'écria don Rafaël avec une émotion presque douloureuse, plus éloquente que toutes les protestations d'amour qu'il eût pu faire ; n'importe, je suis bien heureux ! ajouta-t-il pour rassurer la jeune fille effrayée.

Et, s'agenouillant devant elle, il prit

une main qu'on ne lui refusait plus et qui voulut bien faire la moitié du chemin pour s'appuyer en frémissant sur sa bouche.

— Est-ce ma faute, à moi, reprit Gertrudis en laissant don Rafaël rougir le satin de sa main sous la pression de ses lèvres, si les hommes ne savent jamais comprendre à demi-mot ? Depuis un gros quart d'heure, je suis là, toute honteuse de ne pas me voir devinée, à chercher à vous préparer à ce que vous appelez votre bonheur. Puis, quittant ce ton d'enjouement : J'ai fait un vœu, Rafaël, et c'est à vous de l'accomplir.

— Pourquoi ce vœu ? s'écria l'officier.

— Je ne savais rien de plus précieux, à mes yeux, à offrir en échange de votre

vie, répliqua Gertrudis avec une adorable naïveté; la mienne, peut-être! je n'en ai pas eu le courage; j'y tenais trop depuis que je savais que vous m'aimiez. Prenez ces ciseaux, Rafaël.

— Mais je n'en viendrai jamais à bout avec ce frêle instrument, reprit Tres Villas pour gagner du temps.

— Allons! Rafaël! Devez-vous vous plaindre que la besogne dure trop longtemps? dit Gertrudis en inclinant vers l'officier, toujours à genoux devant elle, sa tête charmante qui effleura la sienne. Prenez ces ciseaux, vous dis-je.

Don Rafaël les prit d'une main tremblante comme le bûcheron qui parfois, la cognée levée pour frapper, s'attendrit sur

le sort du roi des forêts, qu'il est chargé d'abattre. Gertrudis voulut sourire pour l'encourager, mais, au moment de voir tomber, sous le tranchant de l'acier, cette opulente chevelure si amoureusement lissée chaque matin, et dont les gerbes éparses pouvaient la couvrir comme un voile, la pauvre enfant ne put empêcher une larme d'accompagner son pâle sourire.

— Un instant encore! dit-elle, tandis que ses joues se coloraient de nouveau du rouge le plus vif de la grenade mûre. Mon Rafaël, j'avais longtemps rêvé, comme une félicité suprême, d'enlacer dans ces pauvres tresses l'homme que j'aimerais un jour, et...

Et, avant qu'elle eut achevé, don Rafaël

baisait ardemment ces tresses parfumées, dont Gertrudis venait de ceindre son cou.

— Je suis prête, maintenant, dit-elle.

Mais don Rafaël n'avait garde de dénouer les doux liens qui l'enveloppaient de leurs replis, et quand, avec une douce violence, Gertrudis eut rendu la liberté à son captif :

— Jamais, je n'aurai cet affreux courage ! s'écria-t-il en jetant avec force les ciseaux, qui se brisèrent en éclat sur les dalles.

— Il le faut, Rafaël, il le faut ! Dieu me punirait. Peut-être me punirait-il en m'ôtant votre amour.

— Plus tard, nous l'accomplirons, ce vœu fatal ! je ne vous supplie que d'en ajour-

ner l'accomplissement. A mon retour, Gertrudis, par grâce !

Les instances passionnées de don Rafaël obtinrent un sursis dont le terme fut fixé au jour de son retour, qui devait avoir lieu le surlendemain, aussitôt qu'il aurait été rassuré sur le sort de son père.

Tout à coup Gertrudis se leva précipitamment, comme un jeune faon qui abandonne son gîte parfumé de fougère aux premiers sons du cor.

— J'entends du bruit, s'écria-t-elle ; c'est mon père !

En un clin d'œil la jeune fille eut réparé le désordre de sa coiffure ; mais quand son père entra, suivi de sa jeune sœur, elle n'avait pu effacer de ses joues,

ni chasser de ses yeux, la flamme de bonheur radieux qui les incendiaient.

— Ah ! s'écria étourdiment Marianita, ma pauvre sœur a encore ses beaux cheveux enroulés sur sa tête !

— Comment ! dit l'hacendero, effrayé et surpris à la fois, Gertudis songeait à couper sa chevelure ?

— Ce n'est rien, mon père, reprit Gertrudis en courant se jeter dans les bras de don Mariano ; c'est cette folle de Marianita, puis elle ajouta entre deux baisers, qui fait allusion à ce que vous aviez si bien deviné... vous savez mon père ?

— Mais, mon enfant, j'ai deviné bien des choses en ma vie, répliqua don Ma-

riano qui ne devinait guère; car je me pique d'une certaine perspicacité.

— Eh bien! ce que dit Marianita, continua Gertrudis, en redoublant ses calineries, se rapporte... à la perspicacité avec laquelle vous... avez deviné que je n'aimais pas don Rafaël.

En disant ces mots, Gertrudis cachait son visage dans le sein de son père, non sans avoir toutefois jeté un regard d'ineffable tendresse sur don Rafaël, qui croyait rêver tout éveillé et craignait à chaque instant, qu'un mot, un rien, ne vînt dissiper ce rêve enchanteur.

— C'est donc à dire, s'écria don Mariano avec joie, que Gertrudis...

L'hacendero n'acheva pas : un soubre-

saut de sa fille dans ses bras et un cri de Marianita l'interrompirent et vinrent retentir à ses oreilles, en même temps que le bruit d'une fusillade, sur le sommet des collines, derrière l'hacienda.

Tous écoutèrent, effrayés; don Rafaël plus encore que les deux femmes elles-mêmes, car trop de bonheur amollit le cœur d'un homme. Mais le plus profond silence succédait à cette détonation subite. Elle n'en jeta pas moins dans l'âme de tous les assistants le même effroi qu'eût produit le cri d'un milan sur les ramiers qui déjà, la tête sous leur aile, dormaient à la cime des assiminiers.

VIII

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Don Mariano, l'officier des dragons de la Reine et les deux sœurs se précipitèrent hors du salon, poussées par un noir pressentiment.

De la cour de l'hacienda, où se grou-

paient déjà les gens de la maison, la vue arrivait sans obstacle au sommet des collines, et un douloureux spectacle frappa les yeux de tous.

A l'extrémité supérieure du sentier qui conduisait de l'hacienda de las Palmas à celle Delle Valle, un cheval et son cavalier, tous deux en apparence mortellement blessés, étaient étendus à côté l'un de l'autre : l'homme cherchant à se relever sans pouvoir y parvenir, le cheval dans l'immobilité la plus complète.

— Vite ! s'écria don Mariano, qu'on aille chercher ce malheureux dans une litière, pour l'amener ici.

— Je voudrais être dupe de mes yeux, dit l'officier, dont le visage pâle dénotait

une profonde inquiétude, et ne pas croire que ce pauvre homme est le vieux Rodriguez, le plus ancien des serviteurs de mon père.

La tête du blessé était couverte, en effet, de cheveux gris.

— Ce nom d'Antonio Valdès, continua don Rafaël, me rappelle je ne sais quelle histoire, vieille déjà, d'une punition infligée à cet homme, et un affreux pressentiment naît, pour moi, de ce souvenir confus. On se rappelle tant de choses en guerre civile. Ah! seigneur don Mariano, ajouta-t-il en lui tendant la main, faudrait-il que tant de bonheur...

Rafaël n'osa pas achever; puis dévoré par cette impatience qui fait toujours cou-

rir au-devant du malheur, l'officier, sans pouvoir se maîtriser, s'élança vers la poterne qui s'ouvrait sur le chemin des montagnes, et précéda, sur le sentier, les gens de l'hacienda qui s'étaient mis en route avec une litière.

Depuis quelques instants déjà, don Rafaël ne doutait plus que ce ne fût l'homme qu'il appelait Rodrigüez, et quand il arriva près du blessé, il en acquit la certitude; mais quoique son cœur bondit d'impatience, il lui fallut bien réprimer un moment son ardente curiosité.

Épuisé par la perte de son sang et par les efforts qu'il avait faits pour se relever, le vieux Rodriguez venait de perdre momentanément connaissance.

— Attendez, dit l'officier aux hommes qui s'apprêtaient à le placer dans la litière, ce pauvre diable ne pourrait supporter la fatigue de la route; tout son sang s'écoule par cette blessure.

Couché sur le côté, l'homme laissait voir, dans la veste qui le couvrait, une déchirure souillée de sang, ouverte par une balle, entre les deux épaules.

Don Rafaël avait gagné ses éperons dans les guerres sanglantes avec les Indiens sauvages du nord et de l'ouest. Il avait vu la mort du soldat sous toutes ses faces et les blessures les plus hideuses. Son expérience le mit à même de prodiguer les premiers soins au moribond.

Il tamponna fortement avec son mou-

choir l'orifice de la blessure, et le sang cessa de couler quand elle fut bandée à l'aide de sa ceinture de crêpe de Chine ; mais il était presque évident que, malgré ses soins, si le blessé recouvrait un instant de connaissance, son sort n'en était pas moins fatalement décidé. C'est pourquoi, avant de risquer le trajet jusqu'à l'hacienda, pendant lequel le mourant pouvait expirer, don Rafaël voulait essayer de le ranimer.

Cet homme portait un message, sans doute, et, quel qu'il fût, il était de la dernière importance que l'officier en eût connaissance.

Un assez long espace de temps s'écoula sans que le malheureux rouvrît les yeux.

Enfin, un des gens de l'hacienda, qui se trouva muni d'une gourde remplie d'eau-de-vie de canne, lui en frotta légèrement les tempes et lui en introduisit quelques gouttes dans la bouche. Le mourant reprit alors connaissance pour quelques instants.

Rodriguez ouvrit les yeux, qu'il referma tout aussitôt, les ouvrit de nouveau, et son premier regard tomba sur son jeune maître.

— Rodriguez, dit l'officier à son oreille, parlez, si vous en avez la force : Qu'y a-t-il?

— Béni soit Dieu qui vous envoie sur ma route! répondit le blessé, quand il

fut bien sûr qu'il parlait au fils de Luis Tres Villas, l'hacienda Delle Valle...

— Est brûlée?

Le blessé fit un signe négatif.

— Elle est assiégée?

— Oui, dit Rodriguez.

— Et mon père? demanda l'officier avec un affreux serrement de cœur.

— Il vit. C'est lui... qui m'envoyait là... chez don Mariano... demander du secours... quand, poursuivi moi-même par les... insurgés... une balle... Courez... s'il arrive un malheur!... c'est Antonio Valdès... Entendez-vous? Antonio Valdès qui se venge!... Adieu!... vous demanderez des prières pour le pauvre vieux Rodriguez, qui vous a vu... tout enfant...

Le vieux messager se tut et retomba évanoui, pour ne plus reprendre connaissance. On ne retira de la litière, en arrivant à l'hacienda, qu'un cadavre presque froid.

— Ah! si Costal était là! s'écria don Mariano, quand don Rafaël, tout en donnant l'ordre qu'on sellât promptement son cheval, lui eût communiqué le triste message. Mais, ce matin, il est venu avec Clara, un nègre que je ne regrette guère, prendre congé de moi, en se démettant de ses fonctions de *tigrero*, et m'annoncer qu'ils partaient tous deux pour aller offrir leurs services à Hidalgo, en qualité de batteurs d'estrades. Holà, continua l'haciendero, qu'on mande le *mayordomo*.

Le majordome arriva peu d'instants après.

On se tromperait étrangement en supposant à ce *mayordomo* une cravate blanche, une perruque poudrée et une baguette à la main. L'homme chargé de la surveillance générale d'une hacienda, qui quelquefois a autant d'étendue qu'un de nos départements, doit être un cavalier infatigable, toujours en selle ou prêt à y sauter.

Le mayordomo descendait de cheval à l'instant où don Mariano le fit mander. C'était un grand gaillard, à la figure bronzée, botté et éperonné, et forcé, par l'énorme largeur des mollettes de ses éperons, de marcher sur l'extrême pointe

du pied. Sa chevelure en désordre descendait en longues mêches noires sur son cou, pareille à la crinière des chevaux à moitié sauvages, sur lesquels il montait tout le jour.

— Donnez l'ordre à deux de mes vaqueros, Bocardo et Arroyo, de seller tout de suite leurs chevaux, pour accompagner le seigneur don Rafaël.

— Il y a huit jours que je n'ai vu ni Arroyo ni Bocardo, reprit le majordome.

— Vous leur infligerez quatre heures de *cepo* (1), à chacun, à leur retour.

— Je doute qu'ils reviennent, seigneur don Mariano.

(1) Ceps.

— Ont-ils été joindre Valdès ?

— Je soupçonne, reprit le majordome, que ces deux garnements, que vous ne devez pas regretter, ont été faire pour leur compte la *guerrilla*, ou plutôt la maraude, et qu'ils ne reviendront jamais. Quant à Sanchez, votre seigneurie sait qu'il est au lit, encore à moitié brisé par le poids du cheval sauvage qui s'est renversé sur lui, la première fois qu'il l'a monté.

— De façon, dit l'hacendero de mauvaise humeur, que, sur six serviteurs que j'avais hier, je ne puis mettre à votre disposition que le majordome ; car je ne parle pas de ces brutes de *peons* indiens.

— Qu'il reste dit l'officier. Aussi bien,

j'aime mieux courir seul au secours de mon père. Il doit y avoir assez de combattants ; mais peut-être leur manque-t-il un chef.

Le majordome fut congédié sur cette réponse.

Pendant qu'on sellait en toute hâte le cheval bai-brun du capitaine des dragons de la reine, les deux sœurs, Gertrudis et Marianita, s'étaient retirées dans la chambre où nous les avons trouvées pour la première fois.

Frappée du rapport qu'elle crut apercevoir entre le malheur qu'on venait d'annoncer à don Rafaël, et la transaction de conscience qu'elle avait faite pour lui plaire, en reculant le moment de livrer

sa chevelure au tranchant du ciseaux, la jeune créole venait d'accomplir elle-même ce pieux et douloureux sacrifice.

La tête couverte de son écharpe de soie, son doux et pâle visage se montrait encore surmonté de l'arc des deux noirs bandeaux qui restaient seuls de sa splendide chevelure. Elle consolait Marianita, dont les yeux étaient baignés de larmes, tandis que les siens brillaient d'une mélancolique satisfaction.

— Ne pleure pas, ma pauvre Marianita, disait-elle ; si je n'avais eu la coupable faiblesse de consentir à différer l'accomplissement de mon vœu, peut-être ce malheur ne lui serait-il pas arrivé. A présent, je suis tranquille sur son sort.

Quelque danger qu'il puisse courir, Dieu me rendra mon Rafaël sain et sauf. Va lui annoncer que je l'attends ici pour lui dire adieu ; amène-le-moi, puis reste avec nous. Tu resteras avec nous, entends-tu ? car je me défie de ma faiblesse... je ne le laisserais plus partir ! Va, essuie tes yeux, continua-t-elle en l'embrassant, et vite.

Marianita essaya de sourire en rendant à sa sœur caresse pour caresse ; elle passa son mouchoir sur ses yeux humides, et sortit.

Gertrudis, restée seule, jeta un regard douloureux sur les deux longues tresses déposées sur la table, qui ne devaient plus enlacer de leurs noirs anneaux le

cou de son amant; elles l'avaient étreint une fois, du moins; les lèvres de don Rafaël les avaient caressées, et, à ce souvenir peut-être, Gertrudis baisait tendrement ces deux reliques d'amour, puis elle s'agenouilla, pour retrouver dans la prière ses forces prêtes à défaillir.

La jeune fille priait encore, lorsque, précédé de Marianita, don Rafaël entra dans le sanctuaire des deux jeunes sœurs, où, à l'exception de leur père, aucun homme n'avait encore pénétré.

Un rapide coup d'œil indiqua à don Rafaël que le douloureux sacrifice était accompli. Le dragon était si pâle, qu'il ne pouvait plus pâlir.

Gertrudis se releva, s'assit sur un des

fauteuils; Marianita prit place sur un autre dans un coin de la chambre; don Rafaël restait seul debout.

— Venez ici, près de moi, don Rafaël, dit Gertrudis; mettez-vous à genoux devant moi... Non... sur un seul... On ne se met à deux genoux que devant Dieu. Bien, ainsi... vos mains dans mes mains... vos yeux dans mes yeux!

Don Rafaël obéissait passivement à ces douces injonctions. Qu'eût-il demandé de plus que de s'incliner devant celle qu'il aimait; de presser ses mains délicates et blanches dans ses mains nerveuses; de boire à longs traits l'amour dans les yeux humides de la jeune fille?

— Vous rappelez-vous ce que vous me

disiez tout à l'heure, Rafaël? Oh! « Gertrudis, il n'est pas d'amour qui payerait un tel sacrifice, et, quelle belle qu'elle fût, cette jeune fille est aujourd'hui plus belle qu'un archange aux yeux de son amant. » Pensez-vous toujours... Bien, dit-elle avec un adorable sourire et en mettant la main sur les lèvres de don Rafaël. Chut! laissez-moi continuer. Vos yeux... que vous avez de beaux yeux! mon Rafaël... me disent assez que vous le pensez toujours, sans que votre bouche me l'affirme.

Ces naïfs et tendres hommages rendus à la beauté d'un amant paraîtront sans doute bien osés aux femmes qui tiennent à faire croire qu'elles ne s'éprennent que des charmes de l'esprit ou des qualités du

cœur. Nous ne discuterons pas ce point. En narrateur fidèle, nous devons dépeindre, dans toute son exaltation, l'amour d'une jeune créole avec ses ardeurs ingénues et ses flammes allumées au soleil des tropiques.

Ainsi rassurée sur la crainte de paraître moins belle aux yeux de celui qu'elle aimait, la jeune fille continua :

— Ne me dites pas que vous m'aimez davantage, Rafaël ; il m'est trop doux de croire que votre amour ne saurait augmenter... Cependant — ici la voix de Gertrudis trembla, ses yeux se mouillèrent — cependant nous allons nous séparer... Je ne sais... Quand on aime, on craint toujours... Emportez une de ces tresses, que

j'aurais eu tant de bonheur à parer de fleurs pour vous! elle vous rappellera... quoi qu'il arrive... que vous ne devez jamais cesser d'aimer une pauvre fille dont la tendresse n'a pu rien trouver de plus précieux à offrir à Dieu en échange de votre vie... Je vous ai dit pourquoi je n'ai pas offert la mienne. Je garde l'autre tresse comme un talisman... Oh! c'est affreux ce que je vais vous dire!... Si un jour vous cessiez de m'aimer... si je le savais à n'en pas douter, jurez-moi, sur votre honneur, que, en quelque endroit que vous soyez, en quelque position que vous vous trouviez, si je voulais vous voir une fois encore, vous obéirez au message mystérieux que vous portera cette tresse, quand je

vous la ferai parvenir. Ce message voudra dire : La femme qui vous envoie ce gage n'ignore pas que vous ne partagez plus son amour ; mais elle n'a pu, malgré tous ses efforts, chasser le sien de son cœur, et elle désire vous voir encore une fois à ses genoux comme aujourd'hui.

— Je le jure ! s'écria don Rafaël, et dussé-je avoir le poignard levé sur mon plus mortel ennemi, ma main restera suspendue sans frapper pour suivre votre messager.

— Votre serment est enregistré dans le ciel ! s'écria Gertrudis. Maintenant, le temps presse. Emportez aussi cette *écharpe de soleil* que j'ai brodée pour vous. Chaque brin de soie qui en compose la bro-

deric vous rappellera une pensée, une prière ou un soupir dont vous avez été l'objet. Adieu, mon Rafaël bien-aimé; partez, les heures de votre père sont peut-être comptées ! Qu'est-ce qu'une amante auprès d'un père !

— Oui, c'est vrai, je dois partir, répliqua l'officier.

Et cependant il restait toujours aux genoux de Gertrudis. Le temps s'écoulait, et comme dans l'Océan la vague succède éternellement à la vague, ainsi les adieux suivaient les adieux, et don Rafaël ne partait pas.

— Mais dis-lui donc qu'il s'en aille, Marianita ! s'écria Gertrudis d'une voix

languissante; ne vois-tu pas que je n'ai plus la force de le lui dire?

Don Rafaël se leva enfin après un dernier adieu.

— Que vos lèvres pressent les lèvres de votre fiancée, dit la jeune fille en inclinant sa tête vers don Rafaël, et que ce soit le gage...

Sous l'ardente pression des lèvres du jeune officier, sa voix mourut, et, à bout de forces, elle laissa retomber sa tête en arrière sur le dossier de son siége, prête à défaillir à la fois de douleur et de bonheur.

Quand elle revint à elle, don Rafaël était parti.

Le dernier rayon du soleil dorait la

cime des collines, lorsqu'il les franchit. Pour réparer le temps perdu, il poussa impétueusement son cheval, qui en descendit le versant opposé presque au galop, avec ce hennissement rauque devenu particulier chez lui, depuis l'opération que le muletier lui avait fait subir.

Arrivé au niveau de la plaine, don Rafaël prêta l'oreille. Il espérait entendre les cris des combattants, le tumulte d'un siége; mais le plus profond, le plus morne silence régnait dans la vallée.

Le front sombre et le cœur palpitant, l'officier continua sa course, son mousqueton à la main. Toujours même silence : pas un cri de la solitude, pas la

lueur d'un fusil dans l'ombre crépusculaire.

Tout semblait dormir du sommeil de la mort.

Don Rafaël n'était jamais venu au manoir paternel. Il espéra un instant s'être trompé de route, bien que l'aspect des lieux fût tel qu'on le lui avait décrit : une allée brodée de frênes et de *suchilès*, puis l'hacienda del Valle à l'extrémité.

Son cheval franchit comme un trait toute la longueur de l'avenue.

Un vaste bâtiment s'élevait devant lui, désert et silencieux comme un tombeau ; la porte était moitié close.

Tout à coup le cheval fit un écart violent. Dans l'obscurité ou plutôt dans le

trouble de ses idées, don Rafaël n'avait pas vu l'objet dont s'effrayait l'animal : c'était un cadavre.

La tête manquait à ce corps inanimé.

A cet horrible spectacle, l'officier poussa un cri auquel l'écho seul répondit. Il arrivait trop tard, tout était consommé. La rage, le désespoir, toutes les passions furieuses qui déchirent le cœur de l'homme avaient passé dans ce cri terrible.

La tête du cadavre était suspendue par les cheveux à l'un des ventaux entr'ouverts de la porte, et ses traits n'étaient pas si défigurés que don Rafaël ne pût reconnaître ceux de son père, il força

son cheval d'approcher malgré sa répugnance.

Les veines du front gonflées, les yeux ternes, il regarda de nouveau.

C'était bien l'affreuse vérité. L'Espagnol avait été victime des insurgés, qui n'avaient pas eu de respect pour son inoffensive vieillesse. Les auteurs mêmes du crime s'en vantaient. Au-dessous étaient écrits deux noms à la craie :

Arroyo, Antonio Valdès, lut l'officier d'une voix rauque.

Et sa tête tomba pensivement sur sa poitrine pendant un instant; puis, en réponse à sa pensée secrète, il reprit tout haut, d'une voix qu'étranglaient de poignantes émotions :

— Mais où les trouver, comment les avoir, ces deux têtes qu'il me faut clouer à la place de celle-ci ?

— En prenant fait et cause pour l'Espagne, répondit cette seconde voix intérieure que l'homme entend si souvent dialoguer avec la première

— Vive donc l'Espagne ! s'écria le dragon d'une voix retentissante. Un fils pourrait-il combattre sous la même bannière que les assassins de son père ?

Le dragon descendit de cheval, et s'agenouillant pieusement :

— Tête vénérable et chère ! dit-il, je jure sur vos cheveux blancs, souillés de sang, de faire tous mes efforts pour étouffer au berceau, à l'aide du fer et de

la flamme, cette *insurrection maudite*, dont un des premiers actes vous a coûté la vie. Dieu me soit en aide !

Puis, à la voix intérieure de l'amour qui lui répétait tout bas ces paroles de sa belle maîtresse :

« Que tous ceux qui lèveront leurs bras en faveur de l'Espagne soient notés de honte et d'infamie ; qu'ils ne trouvent ni un toit qui les accueille, ni une femme qui leur sourie ! Que le mépris de celles qu'ils aiment soit le partage des traîtres à leur pays ! »

Une autre voix, celle du devoir, répondit :

« Fais ce que dois, advienne que pourra ! »

Près du cadavre mutilé de son père, le fils n'écouta que la dernière. . . .

La lune était levée depuis longtemps lorsque don Rafaël acheva la pénible tâche de creuser une fosse. Il y étendit respectueusement le corps et la tête rapprochés l'un de l'autre.

Ensuite, tirant de son sein la longue tresse des cheveux de Gertrudis, et enlevant de ses épaules l'écharpe blanche brodée par ses mains, il déposa non moins pieusement ces deux gages d'amour à côté des restes vénérés de son père.

Alors, de ses mains convulsives, il rejeta sur la fosse la terre amoncelée autour de lui. Il venait d'ensevelir dans la

même tombe ses plus chères espérances.

Ce ne fut pas sans peine qu'il s'arracha de ce lieu doublement consacré par la piété filiale et par l'amour. Enfin, se jetant brusquement en selle, le cœur brisé par la douleur, il s'élança au galop dans la direction d'Oajaca.

DEUXIÈME PARTIE.

LE FALOT DU PONT D'HORNOS

I

Le curé de Caracuaro.

Plus d'un an après sa première explosion, c'est-à-dire à la fin de l'année 1811, il en était de l'insurrection mexicaine comme d'un de ces incendies qui éclatent tout à coup au milieu des immenses sa-

vanes ou des vastes forêts d'Amérique e dont la main de l'homme est parvenue à isoler le foyer. En vain les flammes jaillissent de tous côtés et cherchent un aliment à dévorer, le vide s'étend autour d'elles, bientôt le craquement des grands arbres ou le pétillement des hautes herbes cesse de se faire entendre, et tout s'abîme sous un nuage de fumée qui s'élève d'un monceau de cendres noires.

Telle avait été l'insurrection suscitée par le prêtre Hidalgo. Du petit bourg de Dolorès, elle s'était propagée avec rapidité d'un bout à l'autre du royaume de la Nouvelle-Espagne ; mais bientôt les chefs, Hidalgo lui-même en tête, avaient été pris et fusillés. Graduellement resserrée par

les armes espagnoles et par les efforts du général don Félix Calleja, elle se trouvait concentrée sur un seul point, la place de Zetacuaro, où commandait le général mexicain don Ygnacio Rayon. Là s'était établie une junte qui organisait un simulacre de gouvernement, indépendant de la métropole, et lançait des proclamations aussi impuissantes que les lueurs de l'incendie maîtrisé.

Mais si cet incendie est l'œuvre des passions de l'homme, s'il est le résultat d'une volonté ferme et bien arrêtée, et non celui d'un cas fortuit, on doit s'attendre à le voir éclater de nouveau sur un autre point de la forêt ou de la savane. Ce fut ce qui ne manqua pas d'arriver.

Un autre champion de l'indépendance, plus obscur, s'il est possible, à son début, que ses prédécesseurs, allait apparaître sur le théâtre, ouvert par eux, avec un éclat qui devait éclipser celui dont ils n'avaient brillé qu'un instant.

C'était le curé de Caracuaro, celui que les historiens n'appellent aujourd'hui qne l'illustre Morelos (*el insigne Morelos*).

Les historiens mexicains ne précisent pas la date de la naissance de don José Maria Morelos y Pavon. Je ne crois pas cependant me tromper en affirmant, d'après les portraits que j'ai vus et en rapprochant les dates les unes des autres, qu'il devait avoir de trente-huit à quarante ans lorsque la révolution éclata

dans le village de Dolorès. Il serait donc né de l'année 1773 à 1775, dans un endroit appelé Tahuejo, près du bourg d'Apatzingam, dans l'intendance, aujourd'hui État de Valladolid ou, pour mieux dire, de *Morelia*, nom dérivé de celui du plus illustre de ses enfants.

L'unique héritage du héros futur de l'indépendance mexicaine consistait en quelques mules de charge que lui avait laissées son père. Muletier comme lui, il s'était longtemps contenté de cet humble et pénible métier, quand il lui vint à l'idée d'entrer dans les ordres sacrés. Quelle put être la cause d'une semblable résolution? l'histoire ne le dit pas; toujours est-il que Morelos, avec la persévé-

rance qui le caractérisait, finit par mettre son projet à exécution.

Après avoir vendu ses mules, il se consacra tout entier, dans un collége de Valladolid, aux études rigoureusement indispensables pour atteindre le but de son ambition, c'est-à-dire quelque teinture de latin et de théologie. Quand il eut acquis ce degré d'instruction, on lui conféra les ordres ; mais Valladolid était encore un trop vaste théâtre pour le nouveau prêtre, et il se retira dans le village d'Urnapam, où il subsista péniblement à l'aide de quelques leçons de latin qu'il donnait. Sur ces entrefaites, la cure du village de Caracuaro vint à se trouver vacante.

Caracuaro était un village aussi malsain

que pauvre ; personne ne voulait d'une semblable résidence, et cependant Morelos ne l'obtint pas sans difficulté.

Ce fut dans cet exil qu'il vécut pauvre et ignoré jusqu'au moment où nous n'avons fait que l'entrevoir à l'hacienda de las Palmas.

Sous prétexte de rendre visite à l'évêque de Oajaca, mais en réalité pour fomenter l'insurrection, Morelos avait été dans la province lointaine de ce nom, et il venait de la quitter pour aller solliciter, auprès d'Hidalgo, la place de chapelain de son armée, quand nous l'avons vu prendre congé de don Mariano Silva.

Le capitaine Castanos nous a déjà fait connaître le résultat de sa démarche,

dans le chapitre qui sert d'introduction à ce récit, dont le théâtre se trouve transporté, de la province de Oajaca, dans celle d'Acapulco, sur les bords de l'océan Pacifique. Quinze mois séparent aussi les derniers événements que nous avons racontés de ceux qui vont suivre ; mais les lacunes laissées entre la première et la seconde partie se trouveront petit à petit comblées.

Dans les premiers jours de janvier 1812, quinze mois après que l'officier des dragons de la reine, le capitaine Tres Villas, eut quitté l'hacienda de las Palmas, deux hommes se trouvaient en face l'un de l'autre : le premier, assis devant une table boiteuse, couverte de papiers et de cartes

géographiques; le second, respectueusement debout, son chapeau militaire à la main.

C'était sous la moins mauvaise et la plus vaste tente d'un camp retranché, sur le bord de la rivière Sabana, à une petite distance d'Acapulco, quelques heures avant le coucher du soleil.

Le personnage assis, dont nous ne ferons pas le portrait, car on le connaît déjà, avait la tête couverte d'un mouchoir de coton à carreaux et une jaquette de batiste blanche sur les épaules : c'était le général don José-Maria Morelos, qu'on ne retrouvera pas, sans quelque surprise, commandant général des troupes insurgées et assiégeant cette ville d'Acapulco,

qu'on l'avait ironiquement chargé de prendre.

Toutefois, malgré les brusques changements qu'apportent les guerres civiles dans la position de certains hommes, ce n'est pas sans un grand étonnement que, dans le personnage debout et assez élégamment emprisonné dans un uniforme de lieutenant de cavalerie, nous retrouverons le timide étudiant en théologie, don Cornelio Lantejas.

Il tenait une lettre à la main et sa contenance était fort embarrassée.

— Eh quoi! ami don Cornelio, vous songez à nous quitter? lui dit le général avec un sourire de bonté qui lui fit monter le rouge au visage.

— C'est la nécessité qui m'y force, mon général, sans quoi...

Lantejas n'acheva pas, car il mentait, et il avait honte de son mensonge, il reprit :

— Je ferais bon marché des intérêts de famille, mais, je dois l'avouer à Votre Excellence, je n'ai pas de goût pour le métier de soldat; j'étais né pour être curé, et, à présent que le succès couronne vos armes, j'ai hâte de reprendre mes études et d'entrer dans la carrière vers laquelle me poussent mes inclinations.

— *Viva Cristo!* s'écria Morelos, vous êtes un trop vaillant champion de l'Église militante pour que je vous laisse ainsi partir. Comme ce brave serviteur d'un

roi de France, dont je ne me rappelle plus bien le nom, vous seriez homme à vous pendre, si je prenais Acapulco sans vous. Je refuse. Cela vous contrarie, je le vois, ajouta le général pour alléger le désappointement de l'officier. Je refuse, parce que je suis trop satisfait de vos services; vous êtes le premier soldat qui se soit joint à moi. Savez-vous ce qu'on dit? Que les trois plus braves de notre petite armée sont don Hermenegildo Galeana, Manuel Costal et vous. Et, tenez, ce qui vous rend encore plus digne de mon affection et de mon estime, c'est que vous choisissez précisément pour me quitter le moment où la fortune semble me combler de plus de faveurs, tout à l'opposé de ceux

qui ne quittent que des amis malheureux. Le capitaine don Francisco Gonzalez a été tué à l'affaire de Tonaltepec, vous le remplacerez; allez, capitaine !

Le nouveau capitaine s'inclina en silence.

Nous dirons tout à l'heure quelle fatalité avait jeté l'étudiant sous la bannière de l'insurrection, et comment, par suite d'apparences dont tant d'autres se trouvent si fréquemment victimes, et qu'il trouvait d'une partialité désespérante à son égard, le pacifique Lantejas se voyait transformé en un guerrier d'importance, dont l'insurrection et le vice-roi se disputaient le bras. Il allait sortir, quand Morelos se ravisa.

— Restez, capitaine, lui dit-il, j'ai encore à vous parler. Vous avez, m'a-t-on dit, des relations de famille à Tehuantepec, j'ai besoin, pour remplir une mission là-bas, d'un homme d'action et de bon conseil, j'ai pensé à vous pour vous y envoyer, toutefois quand j'aurai pris Acapulco, ce qui, j'espère, ne tardera pas.

Au moment où le capitaine allait apprendre de la bouche du général quel était le but de cette mission de confiance, dont il avait commencé à s'ouvrir à lui, un troisième personnage de notre connaissance entra dans la tente, c'était l'Indien Manuel Costal. Il était accompagné d'un inconnu. Don Cornelio voulut se retirer de nouveau.

— Vous n'êtes pas de trop et vous pouvez tout entendre, lui dit Morelos.

— Voici le général ! dit Costal en montrant le curé à l'Espagnol, car c'en était un.

Celui-ci considéra un instant, non sans surprise, le personnage si simplement vêtu, qui, cependant, n'en était pas moins le général dont la renommée commençait à s'occuper.

Bien que cet inconnu parût doué d'une aisance imperturbable et presque voisine de l'effronterie, il attendit, après avoir salué Morelos, que celui-ci lui permît de parler.

— Qui êtes-vous, mon ami? et que me voulez-vous? dit le général.

— Puis-je parler en toute confiance ? reprit l'Espagnol. Cet homme, et il désignait l'Indien, que j'ai trouvé philosophant sur la grève, m'a dit que sa parole valait, près de Votre Seigneurie, un sauf-conduit de parlementaire, et je me suis décidé à le suivre.

— Costal a été le premier clairon qui, avec la trompe marine que vous lui voyez, a sonné le boute-selle des vingt cavaliers qui composaient jadis mon armée. Parlez, ma parole confirme la sienne.

— Avec l'agrément de Votre Seigneurie, je me nomme Pépé Gago ; je suis Galicien, et, de plus, commandant d'une batterie dans la citadelle d'Acapulco, qu'il vous plairait de prendre, si je ne me trompe.

— C'est un plaisir que je compte me donner d'ici à peu de temps.

— Votre Seigneurie confond peut-être? reprit l'artilleur; vous prendrez la ville d'Acapulco quand vous voudrez.

— Je le sais.

— Mais vous ne la garderez pas, tant que nous serons maîtres de la citadelle.

— Je le sais.

— Alors, nous sommes près de nous entendre.

— C'est pourquoi je dédaigne de prendre la ville et veux m'emparer de la forteresse; nous entendons-nous toujours?

— Plus que jamais, car c'est précisément le fort, que vous ne dédaignez pas, que je veux vous donner, je n'ose pas dire

vous vendre, puisque, à vrai dire, mon prix sera si modéré que c'est un véritable cadeau. Et, à ce propos, Votre Seigneurie est-elle en fonds?

— Vous devez en savoir quelque chose; mais, au cas contraire, je veux bien vous dire qu'outre les sept cents fusils, les cinq pièces de canon, je ne parle pas des huit cents prisonniers que je lui ai faits, j'ai pris au commandant espagnol Paris la somme de dix mille piastres, c'est-à-dire de quoi payer dix fois le prix d'une citadelle que j'aurai pour rien.

— N'y comptez pas, les vivres ne nous manqueront jamais. L'île de la Roqueta...

— Je la prendrai, d'abord!

— Nous sert de port de débarquement

pour les provisions que nous apportent les navires qui, au besoin, viendraient décharger leurs sacs de farine, sous vergues, dans le fort. Cependant, pour en finir, Votre Seigneurie vient de fixer elle-même le prix à mille piastres. N'avez-vous pas dit que vous avez pris dix mille piastres, c'est-à-dire dix fois le prix de la citadelle? Malheureusement, je ne puis avoir l'honneur de vous la vendre qu'une fois.

— Mille piastres comptant? dit le général en fronçant le sourcil.

— Non; quel gage auriez-vous alors de ma parole? trois cents piastres à présent, et le reste à la livraison.

— C'est entendu, et quels sont vos moyens?

— Je suis de garde à la porte, demain, de trois à cinq heures du matin. Un falot sur le pont d'Hornos, en face du fort, pour m'avertir, un mot d'ordre et votre présence; ce sera l'affaire d'un instant. Je présume que Votre Seigneurie ne cédera à personne l'avantage de s'emparer du fort?

— J'y serai en personne, dit Morelos; quant au mot d'ordre, le voici :

Le général passa au Galicien un papier sur lequel il écrivit deux mots, que ni Costal, ni Lantejas ne purent lire.

Puis, après une assez longue conférence à voix basse, Pépé Gago allait se retirer,

lorsque Costal s'avança vers lui et lui mettant la main sur l'épaule :

— Écoutez, Pépé Gago ! dit-il avec force, c'est moi qui réponds ici de vous ; mais je jure par l'âme de ce cacique de Tehuantepec, dont j'ai l'honneur incontesté de descendre, que, si vous nous trahissez, dussiez-vous comme le requin vous cacher au fond de la mer, vous retirer comme le jaguar au fond des bois, vous n'échapperez pas plus que le jaguar ou le requin à ma carabine ou à mon couteau. Tenez-le-vous pour dit.

L'artilleur protesta de nouveau de sa bonne foi et se retira ; quand il fut parti :

— Je verrai, acheva Morelos en s'adressant à don Cornelio, à vous signer un

congé de la forteresse d'Acapulco; mais pour quelques jours seulement. Là aussi, nous reparlerons de la mission pour laquelle je compte sur vous. Allez, en attendant, vous reposer, et la nuit prochaine, à quatre heures du matin, je conduirai moi-même un détachement de nos hommes vert le fort. Comme il est bon que personne que nous ne sache nos conventions avec Gago, vous et Costal placerez sur le pont d'Hornos le falot dont la lumière est le signal convenu de l'approche de nos troupes.

Le château fort d'Acapulco est situé sur le bord de la mer, à quelque distance de la ville.

Des précipices profonds, à la base des-

quels on entend gronder l'Océan, s'ouvrent autour de la forteresse. L'un de ces *voladeros* (1), à la droite de la citadelle, s'appelle le *voladero de los Hornos;* un pont étroit, le pont d'Hornos, joint les deux bords du précipice.

Dès le matin, pendant que le camp, mis sur pied à l'improviste par ordre du général, était encore dans la confusion du réveil et qu'un fort détachement prenait les armes, sans que les soldats qui le composaient sussent ou on allait les conduire, le capitaine Lantejas et Costal prirent le chemin de la mer. Il y avait encore au moins deux heures à attendre le lever du soleil, et c'était plus qu'il ne fallait pour

(1) Précipice.

exécuter le coup de main concerté à l'avance.

La nuit était très sombre, le fort et la ville semblaient ensevelis dans le plus profond sommeil, à en juger par le silence qui permettait d'entendre au loin le murmure sourd de la mer sur la grève.

Les deux hommes longèrent avec précaution les murailles noircies du fort, puis, après un quart d'heure de marche environ, ils commencèrent à gravir les hauteurs en s'éloignant de la plage. Costal marchait devant don Cornelio, et ce ne fut pas sans peine, ni sans danger de rouler des flancs du précipice dans la mer, qu'ils atteignirent enfin le pont d'Hornos.

L'Indien battit le briquet et alluma une

torche de résine qu'il enferma dans un falot, puis il le suspendit, la lumière tournée vers le fort, à un poteau qui se trouvait au milieu du pont : c'était, on l'a dit, le signal convenu avec l'artilleur galicien. Comme leur rôle se bornait là, tous deux attendirent que la lueur du falot fît savoir à Morelos et à Gago que tout était prêt.

De la hauteur où ils se trouvaient, le capitaine et l'Indien dominaient une vue immense : le fort, la ville et l'Océan. A l'exception de la mer, tout était silencieux, et Lanjelas cessa de regarder, malgré lui, la ville et le fort, pour promener ses regards sur la majestueuse étendue de la mer. Manuel Costal fit comme lui ; sur la mer aussi tout eût semblé dormir, si, de temps

à autre, une traînée étincelante n'eût brillé sur la nappe noire des eaux.

— Il y a de l'orage dans l'air, dit l'Indien à voix basse, car la solennité de la scène paraissait ne pas permettre d'élever la voix. Voyez comme les requins de la rade brillent d'une lueur phosphorique sur la surface de l'eau.

En effet, une demi-douzaine de ces voraces animaux croisaient comme des pirates en quête d'une proie, en décrivant des cercles lumineux semblables à ceux des mouches à feu dans les herbes des savanes.

— Quel sort, croyez-vous, serait réservé, poursuivit le Zapotèque, à l'homme qui tomberait à présent au milieu de ces

nageurs silencieux ? Combien de fois, cependant, quand j'étais pêcheur de perles, n'ai-je pas bravé ce danger en plongeant en leur présence ?

Don Cornelio ne répondit rien ; mais cette idée le fit tressaillir d'effroi.

L'Indien continua :

— C'est que j'étais jeune alors, et que les requins, non plus que les tigres que j'ai chassés, par profession, plus tard, ne pouvaient rien contre celui qui doit vivre l'âge des corbeaux ; je vais avoir vécu bientôt un demi-siècle et, moi seul peut-être, pourrais, à l'heure qu'il est, plonger parmi ces animaux carnassiers sans courir le moindre danger.

— Est-ce là le secret de votre intrépidité qui ne se dément jamais?

— Oui et non. Cependant, le danger m'attire, comme votre corps attirerait ces requins : c'est un goût que je satisfais et non une bravade; c'est mieux encore, je cherche à venger, dans le sang espagnol, le meurtre de mes ancêtres. Que m'importe, en effet, à moi, l'émancipation politique, objet de vos désirs? Mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler, quoique cela s'y rapporte... Avant tout regardez, là, au-dessous de vous.

Un objet étrange frappa tout à coup la vue de Lantejas et lui arracha un mouvement de terreur superstitieuse.

Costal sourit en le regardant.

Un corps noir, dont une espèce de chevelure couvrait la tête, sortait de l'eau à moitié et semblait appuyer sur la grève deux bras humains ; un instant Cornelio crut voir une baigneuse qui allait prendre pied sur le rivage.

— Quel est cet être étrange ? demanda-t-il à Costal, avec un certain malaise, en entendant comme une plainte douloureuse s'échapper de la bouche de cet objet dont il ne pouvait définir la nature, car si la forme de son corps rappelait celle de la femme, sa voix n'avait rien d'humain.

— C'est un lamentin, répondit l'Indien ; c'est l'animal amphibie, que nous appe-

lons le *pejemuller* (1), qui vous fait peur. Vous n'oseriez donc pas soutenir la vue d'un être plus étrange et plus parfait surtout, plus parfait même que la plus belle créature humaine ?

— Que voulez-vous dire ?

— Seigneur capitaine don Cornelio, reprit l'Indien, vous qui êtes si brave en face de l'ennemi...

— Hum ! interrompit Lantejas avec quelque embarras, le plus brave a ses jours, voyez-vous !

L'aveu de sa poltronnerie (toutefois l'ancien étudiant en théologie pouvait, en un cas donné, ne pas manquer de courage) fut sur le point d'échapper aux

(1) Le poisson-femme.

lèvres du capitaine. Costal ne lui en laissa pas le temps.

— Oui, oui, vous êtes comme Clara, quoique plus vaillant encore que lui, et il lui faudra encore du temps pour se familiariser avec les tigres; mais, tenez! si là-bas, sur cette belle grève unie, vous voyiez tout à coup, au lieu d'un lamentin, une belle créature, une femme, tordre en chantant ses longs cheveux ruisselants d'eau, et que cette femme quoique visible à votre œil ne fut qu'un esprit impalpable, que feriez-vous?

— Une chose bien simple, j'aurais une peur horrible! dit naïvement don Cornelio.

— Alors, je n'ai plus rien à vous dire.

Je cherchais pour une certaine course un compagnon plus brave que Clara; je me contenterai du nègre. J'avais espéré que vous... enfin n'en parlons plus.

L'Indien n'ajouta pas un mot; sous l'influence d'un terreur vague, suscitée par les demi-confidences de Costal, l'officier se tut aussi, et tous deux, dans l'attente de la prise de la citadelle, continuèrent à regarder silencieusement l'immense et mystérieux Océan, dont la présence du lamentin animait seule la vaste solitude.

II

Où l'étudiant en théologie veut marcher sur Madrid.

Nous avons un peu négligé le récit des aventures de don Cornelio Lantejas, pour ne pas interrompre le cours d'autres événements. Pendant qu'il attend avec Costal le résultat de la trahison de l'artilleur

galicien, c'est le moment de faire connaître comment l'économie paternelle, dont nous l'avons entendu se plaindre déjà, non sans quelque raison, l'avait jeté de nouveau dans une série de dangers, auprès desquels ceux que lui avaient fait courir les tigres et les serpents à sonnettes, enlacés au-dessus de son hamac, n'étaient, comme dit Sancho : que *tortas y pan pintado* (1).

L'étudiant, muni d'un bon cheval, don de la munificence de don Mariano Silva, n'avait pas tardé à regagner la maison de son père, trop rapidement même, car si, cette fois, comme la première, son voyage

(1) Ce qui peut se traduire par : N'étaient que des roses.

eût duré deux mois, les circonstances eussent été tout autres pour lui.

Ses études étaient, depuis longtemps, terminées, et, comme il se disposait à aller à Valladolid pour y soutenir sa thèse et se faire conférer les *ordres*, son père jugea à propos de mettre à sa disposition une mule ombrageuse et rétive, qu'il avait troquée, avec un bon retour, contre le cheval donné par don Mariano.

L'étudiant se mit en route, emportant la bénédiction paternelle et une foule de recommandations de ménager sa mule et de se bien garder de la souillure de l'insurrection.

Les rares maisons du bourg de Caracuaro se dessinaient dans l'éloignement

devant lui, lorsque, de détour en détour, il se trouva en face d'une cavalcade composée de trois cavaliers. C'était deux jours après son départ. L'étudiant était occupé à repasser dans sa mémoire les éléments de théologie qu'il s'était fourrés dans la tête à grand renfort de livres, et qu'il lui semblait avoir complètement oubliés depuis qu'il était en voyage.

Dans le moment où il songeait le moins à maintenir sa mule, l'animal, effrayé par la vue soudaine des cavaliers, se cabra et le jeta si violemment à terre que, sa tête donnant contre un caillou du chemin, il perdit complètement connaissance.

Quand il reprit ses sens, il se trouva assis sur le revers de la route, le crâne à

moitié fendu, et, par-dessus tout, sans sa mule, qui, profitant du moment où les cavaliers mettaient pied à terre pour ne s'occuper que de lui, avait jugé à propos de rebrousser chemin au grand galop.

Des trois cavaliers, l'un paraissait être le maître, et les deux autres les serviteurs. Le premier, adressant la parole à l'étudiant :

— Écoutez, mon fils, lui dit-il, votre état, sans être grave, exige des soins que vous ne sauriez trouver dans le village, pauvre et malsain de Caracuaro, dont, sans vous en douter, vous êtes encore à plus de deux lieues. Ce que vous avez de mieux à faire, faute de monture, est de vous mettre en croupe derrière l'un de

mes domestiques, et de nous accompagner à l'hacienda de San-Diego, à une heure de marche d'ici. C'est la direction qu'a prise votre mule, que je chargerai un des *vaqueros* de rattraper; puis, de là, vous pourrez, au bout de trois jours, reprendre votre route. Où alliez-vous?

— A Valladolid, me faire conférer les saints ordres.

— Eh bien ! nous sommes de la même robe, dit le cavalier en souriant; tel que vous me voyez, je suis le curé indigne de Caracuaro, José Maria Morelos, dont vous n'aurez certes pas entendu parler.

Le grand nom de Morelos, en effet, était parfaitement inconnu à cette époque. L'étudiant, toutefois, ne put s'empêcher

de s'étonner du singulier accoutrement du cavalier. Son costume était tout frippé. A l'arçon de sa selle étaient attachés une escopette à deux coups, dont une batterie seule paraissait en état, et, dans un fourreau de cuir, un sabre dont la garde de fer était toute rouillée.

Ses deux domestiques étaient dans un équipement plus *piètre* encore que le sien, et étaient armés chacun d'un tromblon à canon de cuivre.

— Et vous, seigneur Padre, demanda Lantejas à son tour, où dirigez-vous vos pas?

— Moi, répondit le curé en souriant encore, je vais d'abord, comme je vous l'ai dit, à l'hacienda de San-Diego, puis,

de là, m'emparer de la citadelle d'Acapulco, en exécution de l'ordre que j'ai reçu.

Tel était l'équipement du général dont le nom a depuis jeté tant d'éclat. Telles étaient ses ressources guerrières que l'histoire, du reste, s'est chargée de consigner dans ses pages. Quant à Cornelio, pour le moment, cette réponse lui fit démesurément ouvrir les yeux; mais il aima mieux croire que son cerveau fêlé l'avait mal comprise, que de supposer le respectable curé atteint d'aliénation mentale.

— Mais, alors, vous êtes insurgé? s'écria-t-il non sans effroi.

— Sans doute, et depuis longtemps.

Lantejas monta derrière un des domes-

tiques et n'ajouta plus rien ; puis, comme au bout d'une demi-heure de route, il ne vit poindre sur le front du curé, non plus que sur celui de ses deux écuyers, aucun des terribles ornements dont faisait mention le mandement de monseigneur don Antonio Bergosa, il commença à croire que les insurgés pouvaient bien n'être pas toujours la proie du démon; néanmoins il se promit de ne pas prolonger son voyage avec le curé de Caracuaro plus loin que l'hacienda de San-Diego, comme aussi de n'y faire que le plus court séjour possible en compagnie si suspecte.

L'étudiant venait de faire cet arrangement avec sa conscience quand, sous les rayons brûlants du soleil, il sentit tout à

coup fermenter ses idées d'une façon si étrange, que non-seulement cette insurrection commencée par des prêtres lui parut toute naturelle, mais qu'il se mit à entonner à pleins poumons, sans pouvoir s'en empêcher, une chanson guerrière qu'il improvisa, et dans laquelle le belliqueux champion traitait fort mal le roi d'Espagne.

Il ne sut que plus tard en quel état il arriva à l'hacienda de San-Diego, et combien de jours il y resta sous l'influence d'une fièvre chaude, fruit des fatigues de la route et de sa blessure. Il avait seulement un vague souvenir de rêves douloureux pendant lesquels il entendait constamment un bruit d'armes, et,

par-dessus tout, se sentait ballotté comme sur une mer orageuse.

Un jour, il s'éveilla tout étonné, dans une chambre assez pauvrement meublée, puis se rappela sa chute et sa rencontre avec le curé de Caracuaro. Enfin, se sentant assez de force pour sortir de son lit, il se traîna jusqu'à la fenêtre de sa chambre, afin de se rendre compte d'un grand tumulte qu'il entendait.

La cour sous sa fenêtre était remplie d'hommes armés, les uns à pied, les autres à cheval. Des lances ornées de banderoles de diverses couleurs, des épées, des fusils, des sabres, brillaient au soleil de tous côtés. Les chevaux piaffaient, hennissaient sous leurs cavaliers; bref,

c'était comme la halte d'un corps d'armée.

La faiblesse obligea bientôt le blessé à se recoucher, et il attendit avec impatience, et surtout avec une faim dévorante, que quelqu'un pût venir lui donner des explications sur sa position.

Au bout d'une demi-heure environ, un homme entra dans la chambre du malade, qui reconnut l'un des serviteurs de Morelos. Cet homme venait de la part de son maître s'enquérir de l'état de sa santé.

— Où suis-je, mon ami, je vous prie? lui demanda-t-il après avoir satisfait à ses questions.

— A l'hacienda de San-Luis.

L'étudiant rappela ses souvenirs, qui

se reportèrent à l'hacienda de San-Diego.

— Vous vous trompez, c'est l'hacienda de San-Diego, reprit-il.

— Nous l'avons quittée depuis hier ; nous n'y étions plus en sûreté... Que diantre! on n'est pas tenu, quelque bon patriote qu'on soit, de crier son opinion sur les toits...

— Je ne vous comprends pas, mon cher, interrompit Lantejas : c'est peut-être encore l'effet de la fièvre.

— Ce que je dis là est cependant bien clair, reprit le domestique. Nous avons été obligés de quitter l'hacienda, où les troupes royales allaient venir nous arrêter, à cause de la fougueuse exaltation

des opinions politiques d'un certain don Cornelio Lantejas.

— Cornelio Lantejas ! s'écria l'étudiant avec angoisse, mais c'est moi !

— Je le sais, parbleu bien ! Votre Seigneurie ne s'est pas fait faute de crier par la fenêtre en proclamant, de toutes vos forces, mon maître généralissisme de toutes les troupes insurgées, et nous avons eu toutes les peines du monde à vous empêcher de marcher sur Madrid.

— Madrid en Espagne!

— Bah! deux mille lieues de mer n'étaient rien pour vous à traverser. C'est moi, moi Cornelio Lantejas, qui me charge de renverser le tyran! disiez-vous. Alors nous fûmes obligés de déguerpir sans

tarder en vous transportant dans une litière, mon maître n'ayant pas voulu abandonner un si chaud partisan qui se compromettait par amour pour lui. Nous sommes arrivés ici, où, ma foi! grâce aux hommes qui se sont joints à nous, vous pourrez vous livrer à toute l'ardeur de votre patriotisme, bien que votre tête soit mise à prix, je n'en doute pas.

Le jeune homme avait écouté avec horreur et dans une stupéfaction complète le récit de ses prouesses. Puis le domestique ajouta :

— En outre, mon maître, pour ne pas demeurer en reste avec celui qui l'a proclamé généralissisme, a nommé Votre Seigneurie *alferez* et son aide-de-camp;

vous en trouverez le brevet sous votre oreiller.

Le domestique sortit à ces mots, laissant don Cornelio atteré sous le poids de ces révélations foudroyantes.

Quand il eut quitté la chambre, l'étudiant porta précipitamment la main sous son traversin. Le fatal brevet était bien là.

Il le froissa avec rage, et s'élança de nouveau vers la fenêtre pour désavouer bien haut toute participation à l'insurrection, comme les premiers chrétiens qui, au milieu des idolâtres, confessaient le saint nom de Dieu; mais son mauvais génie veillait.

Au moment où il allait ouvrir la bouche

pour crier qu'il repoussait toute complicité avec les ennemis de l'Espagne, ses sens se troublèrent de nouveau sans que toutefois il pût méconnaître que sa bouche criait : *Vive Mexico et mort au tyran !* Il n'eut que le temps de retomber sans forces sur son lit.

Cette fois, sa syncope fut de courte durée, et il ne tarda pas à reprendre suffisamment ses sens pour s'apercevoir que son lit était entouré de gens armés qui semblaient, à en juger par quelques phrases échangées entre eux, épier avec intérêt l'état dans lequel il se trouvait.

Parmi ces voix, il reconnut celle de Morelos lui-même, qui disait :

— Comment expliquer cette sympathie

subite pour notre cause? Ce jeune homme est sous l'empire d'une hallucination fiévreuse.

— Si le plus ardent patriotisme ne bouillonnait pas au fond de son âme, l'écume ne remonterait pas à la surface, reprit un autre personnage du nom de don Rafaël Valdovinos.

— Qu'importe? répliqua Morelos; je ne puis croire que mon ascendant...

Un nouveau venu interrompit le curé de Caracuaro au moment où l'étudiant ouvrit les yeux sans oser démentir l'opinion qu'on exprimait sur son compte, car tous ces regards l'intimidèrent extrêmement. Ce nouveau personnage était un homme vigoureusement taillé, à la mine

martiale, et dont la barbe et les cheveux grisonnaient. Son aspect accusait une cinquantaine d'années.

— Et pourquoi, mon général, dit l'inconnu en prenant la main que lui tendait Morelos, ce brave jeune homme n'aurait-il pas subi comme moi l'ascendant de votre personne à la première vue ? Ce n'est que d'aujourd'hui que je vous connais, et cependant vous n'aurez jamais de serviteur plus ardemment dévoué que moi. Je réponds de ce jeune garçon. Il est des nôtres et sans retour.

En disant ces mots, l'inconnu enveloppait don Cornelio d'un regard si doux et si formidable à la fois, qu'en même temps que le jeune homme se sentait frémir des

pieds à la tête un charme invincible le subjuguait, et qu'il ne put s'empêcher de confirmer du reste l'engagement qu'on prenait en son nom.

Cet homme était celui que les historiens appellent le terrible, le grand, l'invincible don Hermenegildo *Galeana*, le Murat mexicain, que bientôt on allait voir dans cent rencontres mettre sa lance en arrêt et fondre sur l'ennemi comme l'archange des batailles, en poussant son formidable cri de guerre : *Aqui esta Galeana* (1) ! Redoutable ennemi et ami tendre et dévoué, il faisait subir à tous son irrésistible ascendant.

Plus heureux que Murat, Galeana de-

(1) Voici Galeana.

vait tomber sur un champ de bataille, entouré de cadavres amoncelés par sa main, et, plus heureux que le guerrier français, il devait mourir fidèle à l'homme à qui il avait juré de consacrer sa vie.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Valdovinos, je sais que le général Calleja a mis la tête de ce jeune homme à prix comme les nôtres.

— Eh bien ! *alferez* don Cornelio, ajouta Galeana, préparez-vous à partir demain et à vous rendre digne du poste auquel vous avez été élevé ; les occasions ne vous manqueront pas.

En même temps la détonation d'une pièce de canon gronda sous la fenêtre, et, comme Morelos s'étonnait en plaisantant

d'avoir déjà de l'artillerie sous ses ordres, Galeana reprit la parole et lui dit :

— Seigneur général, ce canon faisait partie de notre héritage paternel. Quand chez nous il naissait un fils ou qu'un Galeana cessait de vivre, il servait à signaler notre allégresse ou notre deuil. Aujourd'hui nous le consacrons au service de la famille mexicaine. Il est à vous comme nos personnes.

Puis, s'avançant vers la fenêtre, il s'écria de cette voix devant laquelle les Espagnols allaient bientôt apprendre à fuir :

— Vive le général Morelos!

Des cris partis de la cour répondirent

aux siens; un cliquetis de sabres qui sortaient du fourreau, le bruit des fusils retentissants sur le sol pierreux et des hennissements de chevaux se mêlèrent aux clameurs de l'enthousiasme. La chambre du malade fut vide en un instant; le curé de Caracuaro descendait pour presser la main de ses nouveaux soldats. Loin de partager cette ardeur belliqueuse, l'étudiant éprouva un affreux serrement de cœur. Il pensa avec tristesse à ses études théologiques qu'il allait négliger au milieu des camps, et, par-dessus tout, à sa tête mise à prix comme celle d'un rebelle.

Tout cela, grâces encore à la parcimonie de son père dans l'achat de cette maudite mule, comme jadis dans celui du

cheval de *picador*. Lantejas s'habilla tristement et jeta un regard morne dans la cour, au milieu des gens armés qui s'y pressaient de toutes parts. Un nègre rechargeait la pièce de canon qu'il venait d'entendre donner le signal de la guerre civile. Ce nègre était Clara, qui, de sa propre autorité, venait de prendre le commandement de la première pièce d'artillerie que Morelos eût à sa disposition, laquelle, sous le nom de *el Nino*, que l'histoire du Mexique lui a conservé, devait plus tard devenir si célèbre.

Avant de passer outre, nous devons dire en deux mots ce qui avait eu lieu depuis que l'étudiant, monté en croupe derrière le domestique de Morelos, était

arrivé à l'hacienda de San-Diego jusqu'au moment où, toujours privée de connaissance et transporté en litière à l'hacienda de San-Luis, il venait d'y trouver ce terrible réveil.

A peu de distance de San-Diego, Morelos avait fait la rencontre d'un partisan insurgé, don Rafaël Valdovinos, qui battait la campagne avec quelques hommes qu'il s'empressa de mettre à la disposition du curé de Caracuaro.

Celui-ci, ayant appris que le gouvernement espagnol avait envoyé à Petatlan, petite ville des environs, les armes nécessaires pour équiper un corps de milice, pensa que ces armes feraient bien l'affaire de ses futurs soldats; il résolut donc

de s'en emparer avec les hommes de Valdovinos; ce ne fut que l'affaire d'un instant, et elles furent transportées à l'hacienda de San-Luis.

Le bruit de cet heureux et hardi coup de main y avait précédé Morelos, et quand il y arriva lui-même, il y fut presque aussitôt joint par don Juan José et don Hermenegildo Galeana, l'oncle et le neveu, qui lui amenaient sept cents hommes mal armés de vingt fusils et le canon *el Nino* dont nous venons de parler.

C'était au moment où Morelos achevait de distribuer les armes des miliciens de Petatlan qu'avaient lieu les scènes dont venait d'être témoin le pacifique Lantejas, transformé, par suite de circonstances

toutes bizarres, en l'*alferez* le plus contristé qu'il fût possible de trouver dans les deux camps, des Espagnols et des insurgés.

Il passa une nuit fort agitée, comme on peut le penser. Il avait eu l'honneur de souper à la table du général avec son état-major improvisé, et c'est peut-être à la quantité de nourriture qu'il avait prise avec toute la voracité d'un convalescent qu'il faut attribuer les rêves affreux dont il fut tourmenté. Il faut aussi ajouter à ces causes son aversion pour les combats. Toujours est-il qu'il ne rêva que batailles et qu'il se voyait, en qualité d'insurgé, transformé d'une manière étrange et enrôlé dans une légion de démons.

Quand les premiers rayons du jour pénétrèrent dans sa chambre, il ouvrit les yeux avec un transport de joie pour secouer l'influence du cauchemar qui l'obsédait; mais il lui sembla continuer son rêve tout éveillé. Il entendit un grand tumulte dans la cour, dominé toutefois par les sons tantôt rauques, tantôt aigus et toujours si déchirants d'un instrument sans nom, qu'il crut pendant un moment entendre le boute-selle sonné par Satan lui-même à ses escadrons infernaux.

Baigné d'une sueur froide, l'*alferez* acheva de s'éveiller, sans toutefois échapper entièrement à la terreur que lui causait cette musique, qui était bien le boute-selle, mais qu'il se rappelait avoir enten-

due déjà dans une circonstance effrayante; car celui qui faisait ce tapage infernal n'était autre que l'Indien Costal que Lantejas retrouvait, à sa grande surprise, dans les rangs de l'insurrection. Costal avait été le premier trompette de Morelos avec sa conque marine, comme le nègre Clara en était le premier artilleur.

Cornelio, néanmoins, l'ignorait au moment où il entendait les sons guerriers de la trompe de l'Indien. Il s'arma de tout le courage qu'il put réveiller en lui-même et descendit prendre son rang pour le départ.

La première personne qu'il rencontra fut le terrible Galeana, et il trembla qu'un de ses regards perçants ne découvrît le

cœur du lièvre sous la peau du lion ; heureusement le vaillant guerrier avait bien autre chose à faire qu'à scruter la pensée d'un obscur *alferez*, et tout le monde fut dupe de la contenance martiale que Lautejas sut se donner. L'unique pièce d'artillerie tonna une dernière fois, et tous quittèrent en bon ordre l'hacienda de San-Luis.

D'autres partisans, à peu près au nombre de mille, complétement armés, étaient venus se joindre à Morelos pendant la nuit; tous furent bientôt, grâce à l'instinct guerrier qui s'éveillait chez le curé de Caracuaro, disciplinés comme jamais troupe d'insurgés ne l'avait été jusqu'alors.

Déjà la prise d'Acapulco paraissait ne plus être le rêve d'un esprit malade, et, après de longs jours d'une marche pénible, nous retrouvons Morelos sur les bords de l'océan Pacifique, en vue de la ville qu'il avait été chargé de prendre.

Deux mois de combats, dont Morelos sortit toujours vainqueur, avaient un peu aguerri Cornelio. Il s'était acquis la réputation d'un brave, bien que souvent le cœur eût été sur le point de lui faillir.

La première fois qu'il avait vu le feu, il était côte à côte avec don Hermenegildo Galeana. Celui-ci avait pris sur lui un ascendant tel, que les éclairs de ses yeux l'effrayaient plus que la présence de l'ennemi. Son formidable argus combattait

au premier rang, et sa lance et son *machete* (1) faisait un tel vide autour du poitrail de son cheval, qu'un cercle infranchissable au fer des Espagnols semblait être tracé autour de lui et qu'il ne laissait rien à faire à l'épée que Lantejas brandissait d'une main tremblante.

Il fut si satisfait de cette première épreuve, que par la suite il choisissait toujours cette même place. Il y avait aussi avec Galeana un autre homme qui combattait d'habitude à côté de lui : c'était Costal. Mais celui-là du moins, en courage de bon aloi et en force physique, ne le cédait qu'à peine à Galeana lui-même.

(1) Petit sabre courbe.

Galeana et Costal étaient pour l'alferez deux anges tutélaires dans les batailles. Entre eux, il assistait au combat presque en sûreté, car on ne peut guère dire qu'il y prit part.

Il portait néanmoins sa gloire comme un fardeau trop pesant pour ses épaules. Déserter était impossible ; sa tête était mise à prix, et, d'un autre côté, Morelos avait donné à l'endroit de la rivière Sabana où il avait établi son quartier-général, le surnom inquiétant de *paso a la eternidad* (1), voulant dire par là que ceux qui abandonneraient sa cause ou attaqueraient son camp s'embarqueraient pour le grand voyage.

(1) Le passage à l'éternité.

Sur ses entrefaites, Lantejas reçut une réponse à plusieurs lettres qu'il avait écrites à son père pour l'avertir que, grâce à la mule rétive qu'il avait payée si bon marché, il avait pris les ordres en qualité de sous-lieutenant dans l'armée insurgée et qu'il soutenait sa thèse à coups de sabre, ce qui lui avait procuré l'insigne honneur de savoir sa tête menacée d'être coupée au lieu d'être tonsurée.

Après de grands compliments sur son intrépidité, qu'il avait si soigneusement dissimulée jusque-là, et pour cause, la réponse portait qu'on avait obtenu sa grâce du vice-roi, à la condition, qu'il abandonnerait le parti de Morelos pour

porter le poids de son bras au service de l'Espagne.

Cette dernière chose n'était guère de son goût. Aurait-il trouvé dans les rangs des Espagnols deux protecteurs comme les siens! Puis, outre l'affetion mêlée d'admiration que lui inspirait son brave et habile général et sa reconnaissance profonde ponr don Hermenegildo, il frissonnait à l'idée de se trouver quelque jour, comme ennemi, à portée de la lance ou du *machete* du formidable Galeana.

Il prit un moyen terme. Il résolut de ne rien dire au général de la lettre de son père et de se borner à lui demander un congé, qu'il comptait bien, une fois ob-

tenu, prolonger à l'infini. On vient de voir comment il réussit.

Telles avaient été, en somme, les nouvelles aventures de l'étudiant en théologie, depuis son départ de l'hacienda de las Palmas, jusqu'au moment où nous l'avons retrouvé sous la tente du général Morelos et l'avons accompagné au pont d'Hornos.

Là, Costal et lui, les yeux encore fixés sur l'Océan, dont la nappe d'azur sombre s'étendait au-dessous d'eux, continuaient à garder le silence, quand le lamentin plongea tout à coup sous l'eau avec un cri lugubre qu'une forte détonation vint couvrir.

— La citadelle est prise! s'écria Lantejas.

— Pepe Gago nous a trahis, dit l'Indien; je m'en doutais.

De fréquentes décharges se faisaient entendre et prouvaient que Costal ne se trompait pas. Les troupes mexicaines étaient en déroute complète. Les deux hommes se hâtèrent de quitter leur poste, et, arrivés à un petit défilé qu'on appelle ojo de agua, un terrible spectacle frappa leurs yeux.

Un homme couché en travers de l'étroit passage s'écriait au même instant :

— Viva Cristo! lâches que vous êtes, vous passerez alors sur le corps de votre général.

C'étaient bien la voix et la personne de Morelos, qui ne pouvaient arrêter la fuite de ses soldats qu'en interceptant avec son corps l'unique endroit où ils pouvaient passer pour fuir. Les fuyards s'arrêtèrent, il est vrai, mais, après un assaut infructueux, le général dut décidément battre en retraite. C'était son premier échec depuis trois mois.

Voici ce qui s'était passé. Le détachement, soutenu par une forte réserve, s'était approché de la porte que gardait et que devait livrer le sergent d'artillerie, après avoir échangé les mots de reconnaissance convenus.

La voix du sergent n'avait pas tardé à se faire entendre à travers la porte, de-

mandant si, conformément aux conventions, le général en chef était présent. Morelos, dans la crainte de quelque trahison contre sa personne, avait fait répondre qu'il était à l'arrière-garde. Le sergent n'avait rien répliqué, désappointé sans doute de ce contre-temps; mais les soldats espagnols, prévenus à l'avance, n'en avaient pas moins fait sur les insurgés, à travers les meurtrières, une décharge imprévue qui leur tua beaucoup de monde et les mit en fuite.

Le jour n'avait pas encore paru, lorsque deux hommes se trouvaient de nouveau sur le pont d'Hornos. L'un d'eux était Costal, mais cette fois-ci Clara l'accompagnait.

La chandelle de résine brûlait toujours dans le falot, répandant déjà une lueur plus pâle, car les teintes grises du crépuscule commençaient à succéder à l'obscurité de la nuit.

— Vous voyez ce falot, Clara, dit l'Indien, vous savez à quoi il devait servir, puisque je viens de vous le conter. Mais vous ignorez le serment que j'ai fait contre le traître qui s'est joué de nous.

— Le diable m'emporte si je sais comment vous viendrez à bout de le tenir, ce serment! reprit le nègre en réponse à ce que l'Indien venait de lui dire.

— Ni moi non plus, dit Costal; mais enfin, comme j'ai promis à Gago qu'il se souviendrait du falot du pont d'Hornos et

que je serais bien aise de pouvoir le lui mettre sous les yeux au besoin, je ne dois pas le laisser exposé au caprice du premier venu. En tout cas, ce signal est à présent inutile.

En disant ces mots, Costal détacha la lanterne de son poteau et l'éteignit.

— Aidez-moi à creuser un trou assez grand pour l'y enterrer et le retrouver quand il me conviendra, continua le Zapotèque.

Les deux associés ne tardèrent pas à ouvrir dans la terre, à l'aide de leurs couteaux, la cavité nécessaire pour y enfouir le falot, que Costal y empaqueta soigneusement avec la chandelle de résine qu'il contenait.

Puis, l'opération terminée :

— Or çà, Clara, mon ami, dit l'Indien, asseyez-vous ici, et tenons conseil sur les moyens de nous emparer de la forteresse et du coquin qu'elle contient.

— Volontiers, répondit le noir.

Tous deux s'assirent gravement et la délibération commença.

III

Une expédition nocturne.

Le nègre regardait fixement Costal ; puis, voyant que celui-ci semblait attendre qu'il donnât le premier son avis :

— Il y a sans doute plusieurs moyens de prendre ce fort, dit-il, et si j'étais général d'armée...

— Eh bien, que feriez-vous ? reprit l'Indien.

— Je ne serais pas embarrassé de les trouver ; mais j'avoue qu'en ma qualité de simple artilleur je n'en trouve aucun ; c'est tout naturel. Voilà mon avis, maintenant j'écoute le vôtre.

— Je vous prédis, Clara, que vous ne serez pas général de sitôt, avec tant de ressources dans l'imagination. Oui, sans doute, il y a plusieurs moyens de prendre un fort : par famine ou par escalade. Nous ne sommes pas assez nombreux pour prendre celui-ci par escalade.

— Prenons-le donc par la famine, dit nègre, je le veux bien, et pour cela le

moyen est bien simple; il n'y a qu'à lui couper les vivres.

— Comment?

— C'est l'affaire du général et pas la nôtre. La nôtre serait de mettre la main sur la sirène aux cheveux tordus, après laquelle nous courons depuis quinze mois.

— Encore quelques mois, reprit Costal, au prochain solstice d'été, à la pleine lune... j'aurai dépassé cinquante ans.

Sous l'influence de leur idée fixe, la délibération des deux associés allait indubitablement changer d'objet, quand le retentissement lointain d'un coup de canon vint interrompre Costal et le ramener à son point de départ.

— C'est le canon du fort, dit-il.

— Non, répondit le nègre, c'est de l'île de la Roqueta.

Un second coup de canon, et cette fois tiré du fort, confirma l'assertion de Clara, car la détonation en était moins sourde.

— C'est quelque signal échangé avec la garnison de l'île, dit Costal; et dans quel but ?

En même temps, sous la voûte encore sombre du ciel, une fusée traça une courbe lumineuse en jaillissant du sommet de la forteresse, et quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'une lumière semblable se dessina dans l'air du côté de l'île de la Roqueta.

— C'est quelque navire de ravitaille-

ment pour les assiégés, poursuivit l'Indien. Attendons ici que le jour se fasse, et nous aurons le cœur net de ce qui se passe entre le fort et l'île, et, si c'est ce que je pense, ce pourrait bien être un moyen de couper les vivres aux assiégés.

— En attendant, ils en reçoivent, dit Clara.

— Oui, mais ce serait la dernière fois.

Le jour n'allait pas tarder à paraître. Déjà du côté de l'orient, à travers les déchirures des nuages, apparaissaient comme les lueurs lointaines d'un incendie. Bientôt le soleil perça de ses rayons les blocs d'épaisses vapeurs amoncelées à l'horizon.

— Voyez-vous, là-bas, près de l'île? dit Costal.

Sur un fond lumineux, et au-dessus des massifs verdâtres des arbres qui bordaient l'île, se dessinaient en légers réseaux la mâture et les agrès d'un navire.

— C'est le bâtiment qui vient d'arriver, continua l'Indien; il n'y était pas hier. Eh bien! Clara, cette vue ne vous dit rien?

— Mais oui; elle m'apprend qu'un navire est là-bas à l'ancre, est que les assiégés vont recevoir de nouvelles provisions.

— Eh bien! moi, j'ai mon idée, reprit l'Indien. Allons communiquer notre plan au général,

Pendant que Costal et Clara délibéraient sur les moyens de prendre la for-

teresse, deux personnages d'une tout autre importance tenaient conseil sur le même sujet dans la tente du général en chef.

C'étaient Morelos et le mariscal Hermenegildo Galeana. Le premier portait encore sur ses traits l'empreinte des passions violentes qui venaient de l'agiter, et il avait dédaigné même de faire disparaître la poussière qui souillait ses habits.

Le mariscal était sombre, parce qu'il voyait de sombres nuages sur le front de son général bien-aimé, car pour son propre compte, nul souci n'eût pu assombrir sa figure martiale.

Un plan du port et de la rade d'Aca-

pulco était déplié devant eux à la lumière de deux bougies, dont la lueur s'affaiblissait petit à petit, car le jour arrivait.

— Comme ce drôle de Gago nous le disait, bien que nous puissions prendre Acapulco en un tour de main, notre conquête ne sera définitive que lorsque nous serons maîtres de la forteresse. Quoique créole, le commandant Pedro Velez affecte de se considérer comme Espagnol ; il veut dit-il, rester fidèle à la foi politique de ses pères, et vous savez, don Hermenegildo, ce qu'il répond à mes sommations comme à mes offres ?

— Non, et toujours non ! dit Galeana à ces paroles de Morelos. Mais prenons toujours la ville, nous verrons ensuite.

— Mais ce fort ! répétait Morelos en lui montrant le plan sur la carte.

Nous avons dit que le fort était bâti sur le bord de la mer, à peu de distance de la ville, au milieu de gouffres profonds qui s'ouvraient autour de lui. Il commandait à la fois la mer et la ville; à deux lieues de là s'élevait une île appelée la Roqueta, confiée à la garde d'une faible garnison. Au moyen de ses communications avec cette petite île, le château pouvait être facilement ravitaillé.

Morelos continua :

— Velez sent la force et les avantages d'une position qui, dans un cas désespéré, lui permet la retraite par mer ; le fort abonde en munitions, et il espère que sa

résistance donnera aux troupes royalistes le temps de venir à son secours. Il faudrait donc faire un siége par terre et par mer; mais l'issue en serait aussi douteuse que l'entreprise difficile. Les jours, les semaines et les mois, s'écoulent en tentatives de toute espèce, et, au moment où nous espérons que les vivres et les munitions vont manquer au château, nous avons la douleur de voir s'approcher, protégé par le double feu de l'île de la Roqueta et du fort, quelque navire espagnol qui jette dans la citadelle de nouveaux éléments de résistance.

— Prenons toujours la ville, seigneur général, répéta Galeana; la ville au moins nous offrira des ressources sanitaires qui

sont refusées ici sur ces plages embrasées. Un soleil meurtrier, et la réverbération brûlante des sables au milieu desquels nous sommes forcés de camper, ont engendré des fièvres mortelles dans notre armée. Nos convois de vivres n'arrivent que péniblement, et les assiégeants, par une singulière anomalie, souffrent plus de la disette que les assiégés eux-mêmes; la maladie, le manque de nourriture saine et le feu du fort, éclaircissent nos rangs d'une manière effrayante; il faut donc songer à s'emparer d'abord de l'île de la Roqueta pour affamer l'ennemi et le forcer à se rendre. L'entreprise est périlleuse, je le sais; à peine avons-nous assez d'embarcations pour contenir une

soixantaine d'hommes , et il faut traverser deux lieues de mer à une époque où les coups de vent commencent à devenir fréquents, puis aborder en très petit nombre une île fortifiée, et défendue par une garnison pleine de vigueur. Cependant, quelque danger que présente cette expédition , moi je l'entreprendrai pour la gloire de votre nom, acheva l'intrépide mariscal.

— Bien que vous m'avez appris à ne jamais douter du succès d'une entreprise qu'on vous confie, ami Galeana , répondit le général en souriant, il en est d'une nature telle, que la prudence doit en repousser la pensée.

— J'ose néanmoins compter sur votre

agrément pour exécuter celle-là seigneur général, à une condition toutefois...

— Laquelle ?

— Si mes signaux vous apprennent que l'île de la Roqueta est prise, comme je serai obligé d'y tenir garnison, Votre Excellence prendra la ville.

Morelos demeura un instant pensif, et il allait répondre peut-être par un autre refus plus formel, quand l'aide-de-camp Lantejas, demeuré dans une espèce d'antichambre de la tente, sachant que le général était en conférence avec Galeana, vint demander la permission d'introduire Costal pour une communication d'importance qu'il disait avoir à faire.

— Que Votre Excellence daigne le

laisser entrer, dit le mariscal; cet Indien a presque toujours de bonnes idées.

Morelos fit un signe d'assentiment, et le Zapotèque entra dans la tente. Quand il eut obtenu la permission de parler :

— Seigneur général, dit-il, j'étais tout à l'heure sur les hauteurs d'Hornos, et, au point du jour, j'ai vu distinctement une goëlette ancrée près de la Roqueta.

— Eh bien?

— Eh bien ! Il serait très simple et très facile, ce soir, à la nuit, de se glisser jusque-là, de s'emparer, à la faveur des ténèbres, de cette goëlette, et, quand nous en serons maîtres...

— Nous intercepterons tous les convois destinés pour le fort, s'écria impé-

tueusement Galeana, et nous le prendrons par famine. Seigneur général, c'est Dieu qui parle par la bouche de cet Indien! Votre Excellence ne peut refuser à présent la permission que je sollicite.

Les dangers énumérés par Galeana n'en subsistaient pas moins. Cependant, vaincu par les instances du mariscal, séduit par la perspective du résultat qu'amènerait sans nul doute la prise d'un bâtiment, Morelos consentit à accorder la permission qu'on lui demandait.

— Si j'ai bien appris à connaître l'aspect des nuages, dit Costal, le lever du soleil annonce précisément pour ce soir une nuit sombre et une mer calme... au moins jusqu'à minuit.

— Et après minuit? demanda le général.

— Une tempête et une mer houleuse; mais, avant minuit, la goëlette et l'île seront prises, reprit l'Indien.

— Je ne dirais pas mieux! s'écria le mariscal.

Il fut arrêté, séance tenante, que l'expédition serait commandée par les deux Galeana, l'oncle et le neveu. C'était une faveur que sollicitait le mariscal pour ce dernier. Puis le capitaine Lantejas commanderait une baleinière avec Costal sous ses ordres.

— Le brave don Cornelio ne nous pardonnerait pas de prendre l'île sans lui, dit Galeana.

Le capitaine sourit d'un air martial, quoiqu'il n'eût pas trouvé mauvais le moins du monde qu'on l'eût exclu des dangers de cette expédition ; mais, selon son habitude, et conformément à l'énergique dicton espagnol : *Sacar de tripas corazon* (1), il affecta de paraître enchanté qu'on songeât à lui faire cet honneur.

Les pronostics de Costal semblèrent devoir se vérifier de tous points : le temps fut sombre pendant toute la journée, qu'on employa en préparatifs pour le soir. Le soleil s'était couché au milieu d'épaisses vapeurs.

(1) Mot à mot : « Tirer du cœur de ses boyaux ; » qui répond à notre proverbe : « Faire contre fortune bon cœur. »

A huit heures environ, chacun prit place dans les embarcations qui purent contenir, en s'y pressant beaucoup, environ quatre-vingts hommes.

Ces embarcations se composaient de trois grandes baleinières et d'un petit canot, le tout en assez mauvais état; mais, comme c'était à cette époque la seule marine militaire que possédât l'insurrection, il fallut bien s'en contenter.

On poussa au large, les avirons soigneusement enveloppés de linges pour faire moins de bruit dans l'eau. La nuit était si obscure, en effet, qu'on ne tarda pas à perdre de vue les hautes falaises du rivage et la silhouette noire du château.

Outre Costal et quatre rameurs, il y

avait dans le petit canot, commandé par don Cornelio, cinq des costenos (habitants de la côte) de Galeana, onze hommes en tout.

Cette embarcation était la moins chargée, et, en cette qualité, elle marchait en tête et servait d'aviso à la modeste flottille. L'Indien Zapotèque était à la barre, et, tout en gouvernant, il faisait remarquer au capitaine un spectacle que celui-ci voyait du reste fort bien tout seul : trois ou quatre grands requins qui apparaissaient de temps à autre dans le sillage lumineux tracé par la quille du canot.

— Tenez, dit Costal, vous voyez ces animaux qui nous suivent avec tant d'obstination, qu'ils semblent se douter que le

canot qui nous porte est à moitié pourri, eh bien ! je voudrais que mon ami Pepe Gago fût l'un d'eux, et j'irais le poignarder à la face des autres.

— Vous pensez encore à ce drôle? reprit don Cornelio.

— Plus que jamais, et je ne quitterais pas l'armée de Morelos, même à l'expiration de mon engagement, dans l'espoir seul qu'il prendra un jour ou l'autre le fort d'Acapulco, où est enfermé ce misérable traître.

Lantejas ne prêtait pas pour le moment beaucoup d'attention à ce que disait l'Indien ; la crainte qu'il avait exprimée sur la solidité du canot le préoccupait plus que les idées de vengeance de Costal, et

il désirait, malgré le danger de l'atterrissage, aborder au plus vite dans l'île de la Roqueta.

Ce canot marche bien lentement, répéta-t-il à plusieurs reprises.

— Vous êtes toujours pressé de vous battre, dit Costal en riant, et cependant nous devons aller moins vite à présent, car nous approchons de l'île.

Un point noir semblait en effet flotter sur l'eau, comme un oiseau de mer qui se repose un instant sur la vague avant de reprendre son vol ; c'était l'île en question, sombre, silencieuse et sans feux.

— Je crois qu'avec votre permission, seigneur capitaine, reprit Costal, nous ferons sagement de laisser les baleiniers

nous rejoindre pour demander au mariscal la permission de le devancer. Notre canot est assez petit pour nous aventurer à pousser seuls une reconnaissance près de l'île, d'où l'on découvrirait bien vite ces grandes embarcations.

— Volontiers. Et, sur l'ordre du capitaine, les rameurs laissèrent reposer leurs avirons. La première baleinière rejoignit promptement le canot, c'était celle de Galeana.

— Qu'est-ce? s'écria le mariscal, avez-vous aperçu quelque chose?

Don Cornelio lui communiqua l'avis de Costal, qu'il trouva bon, et, pendant qu'à leur tour les trois barques faisaient halte, le canot reprit sa course vers l'île.

Elle surgissait peu à peu au-dessus de la surface de la mer, il était cependant impossible de rien distinguer encore à terre, au milieu de l'obscurité, si ce n'est la pointe aiguë des mâts et les vergues en croix d'un petit navire à l'ancre. C'était la goëlette déjà signalée.

Les avirons, dont la garniture de linges mouillés amortissait le son, ne faisaient entendre contre leurs *tollets* qu'un faible grincement, aigu comme le sifflement du *satanite* (1), avant-coureur de l'orage, et ne troublaient même pas, en s'enfonçant dans l'eau, le léger murmure de la houle qui se soulevait comme une draperie d'un bleu noirâtre. Les requins, en continuant

(1) Nom donné par les marins à l'hirondelle de mer

à suivre le canot, illuminaient de traînées de feu les ondulations de la mer. Partout, au large, les *galères* aux clartés phosphoriques brillaient sur la surface de l'eau; on eût dit que le ciel, dont les nuages cachaient l'azur, avait laissé tomber sur l'Océan son manteau pailleté d'étoiles.

Au bout de quelques instants de navigation silencieuse, la coque de la goëlette se dessina sur la grève sablonneuse de la Roqueta, puis on distingua la clarté que laissaient échapper les vitres de ses sabords d'arrière. Le bâtiment apparaissait dans la nuit comme quelque gigantesque cétacé qui ouvrait ses larges yeux pour épier ce qui se passait au loin.

— Ce serait un beau coup à faire que

de s'emparer de cette goëlette d'abord, dit le capitaine ; cela simplifierait beaucoup notre débarquement dans l'île.

— J'y pensais, reprit l'Indien ; le tout est que quelque matelot de quart ne nous aperçoive pas. Avançons encore en faisant un détour, car le temps presse ; il est bientôt minuit, et eette écume blanchâtre qui s'agite sur l'eau indique le retour du vent, et du vent d'orage.

En disant ces mots, Costal porta de côté la barre du gouvernail, et le canot décrivit rapidement une courbe qui le mit bientôt hors des rayons de clarté que laissait échapper la goëlette.

Quelques légères *risées* commençaient à souffler par intervalles, l'eau devenait

plus lumineuse et annonçait la présence de l'électricité dans les nuages. L'embarcation ne tarda pas à approcher de la partie de l'île la plus éloignée du petit bâtiment à l'ancre, et, pendant ce temps, les trois baleinières, restées immobiles, avaient disparu derrière les ondulations grossissantes de la houle.

Quelques instants encore, et les dangers prochains de la terre allaient s'ajouter à ceux de la mer, dont trois des redoutables habitants continuaient à suivre obstinément le sillage du canot. Ils paraissaient, comme l'avait dit Costal, pressentir l'approche de la curée.

Bien que l'on entendît le ressac contre les brisants de l'île, Costal et le capitaine

pensaient être trop éloignés encore pour que les sentinelles pussent les apercevoir au milieu des ténèbres; tout à coup, une nappe immense de lumière enveloppa la goëlette dont on ne distinguait plus que l'avant, et les hommes du canot étaient encore éblouis de cet éclair soudain, lorsqu'un sifflement terrible se fit entendre dans l'eau.

Le canot reçut un choc violent sous une pluie d'écume, et au même instant une effroyable détonation vint frapper les oreilles de ceux qui le montaient. Un cri de terreur leur échappa : deux soldats qui semblaient emportés par un tourbillon disparurent dans la mer, à dix pas du bord.

Deux des requins avaient également disparu; un seul restait, qui semblait à son tour attendre sa proie.

Don Cornelio était à l'arrière avec Costal, quand, après le choc du boulet qui avait emporté les deux soldats, il lui sembla que l'avant du canot était de beaucoup plus bas que l'arrière, et Costal s'écria :

— Par Dieu! et par diable ! le canot ne gouverne plus!

— Qu'est-ce à dire? lui demanda Lantejas, effrayé de ce nouveau malheur.

— Peu de chose, si ce n'est que ce boulet maudit a emporté un morceau de la proue de l'embarcation, sous l'*étrave*,

et que le canot s'enfonce, la pointe en bas.

Un cri de détresse, arraché aux deux malheureux qui étaient sur l'avant et qui plongeaient déjà dans l'eau à mi-corps, révéla au capitaine l'inexorable précision des paroles de Costal.

— Grand Dieu! s'écriait-il, nous sommes perdus!

— Eux, je ne dis pas, répondit Costal avec un sangfroid terrible; mais non pas nous. Tenez-vous bien là et ne me perdez pas de vue. Oh! là! doucement, continua-t-il, repoussant un des *costenos* placés au centre du canot, qui, à son tour, gagné par l'eau, s'accrochait aux vêtements de l'Indien, ici chacun pour soi!

— Et, comme le malheureux cherchait à l'enlacer de ses bras crispés, Costal l'envoya, d'un coup de couteau, rouler par-dessus le bord du canot : cette fois, le troisième requin disparut; un cri horrible sortit d'un tronçon d'homme qui bientôt s'abîma sous l'eau.

— C'est lui qui l'a voulu, dit le Zapotèque toujours impassible ; que son exemple serve de leçon aux autres !

Chacun se le tint pour dit et ne s'occupa plus que du soin de se cramponner de son mieux aux parties non encore submergées de l'embarcation.

Des voix lugubres semblaient monter du fond de l'abîme à la surface de l'Océan, et arriver aux oreilles des naufragés,

sur les ailes du vent d'orage. Le ciel s'assombrissait de plus en plus et la mer devenait noire comme le ciel. Des éclairs éblouissants ne tardèrent pas à déchirer le voile épais des nuages et à découvrir l'immensité sur laquelle la brise déchaînée commençait à tordre la cime des vagues.

L'effrayant cortége de monstres marins apparut de nouveau; alourdis par leur récente pâture, ils nageaient pesamment le long du canot à moitié submergé. Leurs ailerons lançaient des lueurs électriques. L'embarcation devenait de plus en plus perpendiculaire. Un homme s'enfonça pour ne plus reparaître, puis un autre le suivit, violemment arraché par

un des monstres à une planche, son dernier moyen de salut, qu'il étreignait convulsivement entre ses bras.

A cet horrible spectacle, don Cornelio, plus mort que vif, invoquait Dieu et tous les saints avec une ferveur dont il est facile de se faire une juste idée.

— Fiez-vous plutôt à votre courage qu'aux saints de votre paradis, lui disait de temps en temps l'impassible païen qui se tenait à ses côtés. — Ah ! si ce n'était pour vous...

Costal n'acheva pas ; il regardait autour de lui d'un air plus soucieux. Un autre homme venait de s'engloutir. Car les progrès de l'eau, à l'avant de l'embarcation, avaient encore augmenté son incli-

naison, et déjà sur l'arrière, où se tenaient Lantejas, l'Indien et un *troisième*, il fallait redoubler d'efforts pour ne pas glisser sur la pente rapide. Néanmoins, à mesure que ceux de l'avant disparaissaient, le canot, allégé de leur poids, semblait reprendre une position plus horizontale.

— Vous savez nager, capitaine ? dit Costal.

— Oui, assez pour me soutenir quelques instants sur l'eau.

— Bon ! dit laconiquement l'Indien ; et, avant que don Cornelio n'eût le temps de pénétrer son intention, Costal, profitant du moment où la houle faisait pencher le canot sur l'un de ses plat-bords, lui donna dans le même sens une si vio-

lente impulsion, qu'il le fit complétement chavirer.

Le capitaine fut englouti avec une telle rapidité, qu'il ne put pousser un seul cri, et, une seconde après, il se sentit si fortement saisir par ses vêtements, qu'il se crut dévoré. Il revint à la surface complétement étourdi; Costal le tenait d'une main et de l'autre s'accrochait au canot, qui flottait la quille en l'air.

— Ne craignez rien, dit l'Indien; je suis avec vous.

Et ses efforts, joints à ceux que faisait machinalement l'infortuné capitaine, parvinrent à placer ce dernier à cheval sur la quille du canot. L'Indien s'y plaça près de lui.

De onze qu'ils étaient un moment auparavant, eux seuls restaient.

Les regards éperdus de Cornelio erraient sur le vaste océan, qui déjà commençait à rugir sous son manteau d'écume que fouettait le vent !

— J'ai sacrifié ponr vous tous ces pauvres diables, dit Costal ; un quart d'heure de plus, le canot s'enfonçait sous l'eau. A présent, du moins tant que la mer ne grossira pas trop, nous flotterons à sa surface et les baleinières arriveront pour nous sauver.

Il ne vint pas à l'idée du capitaine de reprocher au fidèle et dévoué Costal une cruauté toute à son profit; mais qu'il croyait néanmoins inutile.

Pendant le temps qu'il entremêlait ses sincères remercîments à l'Indien et ses ardentes prières au ciel, Costal, avec le sangfroid d'un calfat, à l'œuvre sur un chantier solide, s'occupait, à l'aide de son couteau, à ouvrir le long de la quille vermoulue de l'embarcation des entailles assez profondes pour y accrocher les mains, tout en répétant, de sa voix calme et ironique :

— Tenez-vous toujours bien, et ne vous fiez pas trop aux saints.

Bientôt il eut pratiqué d'assez larges ouvertures pour y passer leurs doigts et se cramponner de façon à n'être pas enlevés par les lames qui grossissaient à vue d'œil.

Quand tous deux furent ainsi établis sur cette frêle machine, les yeux de Costal essayèrent de percer le voile de ténèbres qui les environnait ; mais les éclairs plus fréquents déjà ne lui laissaient voir qu'une mer noire et menaçante, et, dans le lointain, l'île et la masse imposante de la forteresse assiégée.

Les baleinières étaient invisibles, et nul écho ne répétait les cris que poussaient les deux naufragés pour appeler leurs compagnons.

IV

La Guadalupe.

Le malheureux qui flotte au gré de la vague et du vent, sur une vergue ou sur le moindre débris de son navire brisé, se trouve à peine dans une position plus désespérée que l'Indien et le capitaine

don Cornelio, à cheval tous deux sur la quille d'un canot qu'un coup de mer pouvait faire chavirer de nouveau et couler bas. Que le vent vînt à fraîchir ou que la houle augmentât, la perte des deux aventuriers était inévitable.

Un espoir vague que l'Indien le délivrerait de ce danger, comme de plusieurs autres dont l'intrépidité de Costal l'avait déjà tiré, soutenait seul le ci-devant étudiant en théologie. Aussi examinait-il avec une attention profonde les moindres symptômes qui pouvaient lui faire juger de la situation d'esprit du Zapotèque.

Jusque-là, son inaltérable sangfroid ne s'était pas démenti; cependant, à mesure que le temps s'écoulait sans qu'on aperçût

les baleinières, les traits de Costal s'assombrissaient et don Cornelio se sentait frémir. Il y a encore loin néamoins de l'inquiétude au découragement, et Costal n'en était en apparence qu'à la première de ces deux phases.

— Eh bien! Costal? demanda Cornelio pour faire rompre au Zapotèque le silence de mauvais augure qu'il gardait.

— Eh bien! je m'étonne que les baleinières ne se soient pas émues à ce coup de canon. Le mariscal, d'ordinaire, n'a pas besoin d'en entendre deux pour...

Une rafale de vent, qui passa en sifflant, emporta les derniers mots de l'Indien.

Costal retomba dans son effrayant silence. Une nuance plus foncée d'inquié-

tude se peignit dans sa contenance. C'était presque de la crainte que trahissait son masque bronzé, jusque-là si impassible.

Lantejas savait que, lorsque Costal manifestait la moindre émotion, le péril devait être bien terrible, non pas que l'effrayante évidence de celui qui courait eût besoin de quelque preuve. Mais don Cornelio comptait toujours sur quelque ressource imprévue que le courage invincible du Zapotèque lui fournirait.

Il se crut presque sauvé quand il entendit l'Indien lui dire :

— Seigneur don Cornelio, que ne donneriez-vous pas pour vous trouver encore couché dans un hamac avec des enla-

cements de serpents à sonnettes et des groupes de tigres pour ciel de lit?

Costal plaisantait, c'était bon signe; cependant il reprit bientôt d'un ton inquiet :

— Nos compagnons seraient-ils par hasard retournés sur leurs pas?

Dans une position affreuse comme celle-là, les moindres soupçons fâcheux deviennent une certitude, et le capitaine ne douta pas un instant que les baleinières n'eussent regagné le rivage qu'elles avaient quitté deux heures auparavant. Une pareille crainte était cependant absurde; il était plus naturel de supposer qu'en attendant les nouvelles que le canot devait rapporter, les embarcations étaient res-

tées au même endroit, à présent surtout que la défiance de ceux qui les montaient se trouvait sans doute éveillée par une détonation qu'ils n'avaient pu manquer d'entendre. Cette dernière probabilité ne tarda pas à frapper Costal, qui parut réfléchir plus profondément.

Cependant, les lames étaient assez grosses déjà pour faire éprouver de violentes secousses au canot, et, d'après les sifflements du vent, il était facile de voir qu'elles allaient grossir encore.

— Écoutez, seigneur don Cornelio Lantejas (Nous aurions dû dire plus tôt que, depuis qu'il était proscrit sous le nom de Lantejas, ce nom paraissait toujours fâcheux à don Cornelio. Cette fois, il lui

parut de mauvais augure plus que jamais), écoutez, je sais que la mort ne vous effraye pas; eh bien! je ne dois pas vous cacher que d'ici à une heure les lames nous auront coulés bas, si nous attendons qu'elles grossissent encore.

— Que faire? s'écria le capitaine avec désespoir.

— De deux choses l'une, reprit Costal: ou les baleinières nous attendent, ou elles se dirigent vers l'île; supposer qu'elles aient rétrogadé est absurde en y pensant bien. Quand on reçoit d'un général l'ordre d'attaquer un point quelconque, on ne revient pas sans l'avoir tenté. Donc, comme il m'est facile encore de nager jusqu'aux embarcations...

— Nager jusqu'aux embarcations! y pensez-vous?

— Et pourquoi pas?

— Et nos compagnons dévorés devant nos yeux?

Un éclair, qui vint à briller au même moment, laissa voir l'air de profond dédain dont la physionomie de Costal était empreinte.

— Ne vous ai-je pas dit que, moi seul peut-être, je pouvais nager sans crainte parmi les requins? Je l'ai fait cent fois par bravade, je le ferai aujourd'hui pour conserver notre vie.

L'idée de rester seul épouvantait le capitaine, celle d'une mort inévitable et prochaine à deux n'était pas moins terrible.

Il hésita un instant à répondre, et Costal, prenant son silence pour un consentement, s'écria :

— Dès que j'arriverai à bord de l'une des baleinières, je ferai partir une des fusées de signaux que nous y avons embarquées; alors vous saurez qu'il faut espérer et crier de toutes vos forces.

Don Cornelio n'avait pas eu le temps de répondre un mot que l'intrépide plongeur s'élança la tête la première dans l'eau, sous laquelle le capitaine put le suivre à la raie lumineuse qu'il y traça, et, comme si les hôtes féroces qu'elle abritait eussent reconnu une puissance supérieure, il vit les requins s'enfuir devant celui qui les bravait. Il est vrai, du reste, qu'ils étaient

largement repus. Le capitaine vit Costal remonter assez loin à la surface de l'eau, puis le perdit de vue derrière la crête noire des lames. Mais il lui sembla que le vent lui apportait de vagues paroles d'encouragement, et il n'entendit bientôt plus que les hurlements encore lointains de la rafale et le frappement lugubre des vagues sur les planches tremblantes du canot.

Quelque repu que soit un requin, il est bien rare que sa voracité naturelle s'apaise jamais, et quand l'Indien, qui n'avait pas oublié son ancien métier de plongeur, revint sur l'eau ; quand, son couteau entre les dents, il eut jeté à son compagnon d'infortune les mots d'encouragement dont la brise n'avait apporté à ce dernier

que des fragments épars, le Zapotèque regarda autour de lui.

Ce n'était point peur, c'était prudence.

Deux de ces tigres de l'Océan, plus redoutables mille fois que ceux que nourrissent les savanes, nageaient dans le même sens que lui, l'un à droite, l'autre à gauche, à une distance d'environ vingt pieds. Quelque terrible que fût un pareil voisinage, l'habitude qu'il en avait contractée sur les bancs de perles, son imperturbable croyance au fatalisme, la préoccupation, en outre, qne devait naturellement lui causer la crainte de ne pas retrouver les baleinières sur une mer immense et au milieu de profondes ténèbres, tous ces motifs réunis empêchaient

l'Indien de porter une bien grande attention à ses dangereux compagnons de voyage.

Costal, toutefois, par prudence et non par crainte, nous le répétons, tournait la tête de temps à autre pour s'assurer de la position de ses deux ennemis, et chaque fois leurs ailerons lui semblaient plus rapprochés.

Puis aussi, tout en fendant l'eau d'une *coupe* rapide et vigoureuse, le nageur essayait de percer à travers l'obscurité pour découvrir l'objet auquel sa vie était attachée; mais partout ses yeux ne voyaient qu'un horizon sombre, vide, et que bornait à peu de distance la crête écumeuse des lames.

Un coup d'œil jeté de côté lui fit bientôt apercevoir les deux ailerons sinistres toujours se rapprochant de lui ; il n'en était plus séparé que par une distance de dix pieds.

Costal continuait à n'avoir pas peur des requins, l'immense solitude de l'Océan commençait seule à l'effrayer.

Quelque intrépide que soit un homme, il lui est sans doute permis de faiblir un moment lorsque, livré à la merci des flots sur une mer sans limites, escorté par des requins voraces au milieu d'une nuit obscure et sans indication précise, il cherche comme dernier moyen de salut un point aussi imperceptible qu'une baleinière.

Quelque vigoureux que puisse être un nageur, son haleine s'épuise à la suite de longs et pénibles efforts, quand un couteau entre les dents l'empêche d'ouvrir la bouche pour aspirer à longs traits l'air dont ses poumons ont besoin, et Costal, pour rien au monde, n'eût voulu lâcher son arme à la lame aiguë et tranchante, sa seule ressource contre les requins en cas d'attaque.

Depuis quelques instants, l'Indien sentait battre son cœur avec plus de force; il attribua cette circonstance aux efforts qu'il faisait et prit son couteau dans l'une de ses mains.

Les pulsations de son cœur n'en furent pas moins rapides; disons-le sans honte

pour lui, Costal avait peur. Puis, en nageant avec un poing fermé, l'autre main restée libre devait reboubler ses efforts.

La précaution d'avoir sòn couteau prêt à tout événement ne paraissait du reste pas inutile. Les deux requins commençaient à le devancer en convergeant tous deux vers le point par lequel il devait passer.

A cet aspect nouveau que prenaît la chasse persévérante et silencieuse dont il était le but, l'Indien obliqua rapidement à droite. Les deux requins changèrent leur direction et continuèrent à nager de conserve.

De longs et terribles moments s'écoulèrent, pendant lesquels, obligé à forcer

sa route sur la droite, il fut ainsi mis malgré lui dans la bonne voie. Il allait devoir son salut à deux terribles ennemis acharnés contre lui.

Un cri de joie s'échappa de sa poitrine haletante à la vue des trois baleinières, qui, tout à coup, s'élevèrent devant lui en dansant sur la houle.

L'Indien poussa un second cri, un cri lui répondit. Alors, il ramassa ses forces défaillantes pour gagner les baleinières, car, bien qu'on l'y eût entendu, on ne le voyait pas.

Malheureusement, les deux requins gardaient l'un la droite, l'autre la gauche de l'étroit chemin qu'il devait suivre pour arriver à la plus rapprochée des trois

embarcations, et Costal eût épuisé, à faire un détour, ce qui lui restait de force. Il suivit son chemin tout droit.

Le couteau à la main, le cœur palpitant, Costal, prêt à enfoncer son arme dans la gueule du premier requin qui l'ouvrirait, effrayant ses voraces ennemis du geste et de la voix, longea, comme fait un navire en perdition à travers des récifs aigus, les deux masses noires aux ouïes phosphorescentes. Des yeux ternes et glauques laissèrent tomber sur lui des regards vitreux, puis les deux masses noires s'écartèrent.

Costal n'eut que la force de s'accrocher à l'une des baleinières, et quand les bras tendus vers lui l'y eurent halé épuisé, le

cœur sans battement, il demeura évanoui.

Sa présence racontait assez évidemment la triste histoire du canot. Costal, eût-il eu sa connaissance, n'eût pu rien ajouter à l'évidence; voilà ce que pensa le mariscal à son aspect.

— Ne cherchons plus le canot, messieurs, dit-il, allons droit sur l'île.

Puis, ôtant son chapeau:

— Prions, continua-t-il, pour l'âme de nos malheureux camarades, pour le capitaine Lantejas surtout; nous perdons en lui un vaillant officier.

Les baleinières suivirent leur route silencieuse après cette laconique oraison

funèbre de don Cornelio, qui attendait toujours.

Revenons vers lui, vers le canot où le malheureux officier, seul au milieu des dangers qui l'entouraient, contemplait l'Océan, livide comme la mort en l'absence des éclairs, et flamboyant comme une fournaise quand les nues se fendaient en sillons de feu. Il écoutait le vent qui sifflait en fouettant l'onde, comme le cavalier qui excite sa monture de l'éperon et de la voix ; il entendait la vague rugir comme le coursier sauvage qui se révolte contre son cavalier. Heureusement, l'orage n'en était qu'à son prologue, et il pouvait se tenir encore sur son frêle support. Il cria à plusieurs reprises, mais le

vent lui rejetait ses cris inutiles à la face avec l'écume des lames.

Le secours n'arrivait pas; Costal était sans doute noyé ou dévoré, et le malheureux capitaine pensait qu'il n'avait plus qu'à se résigner au même sort. Soudain, à la lueur d'un éclair, il lui sembla voir apparaître au sommet d'une lame et sur un flot d'écume la forme longue d'une barque et des figures humaines. Il tressaillit d'espoir; mais, quand l'éclair se fut éteint, il ne vit plus que des vagues noires frissonner et danser à la place de la vision. Il cria encore, et le son rauque qui déchira son gosier se perdit au milieu des hurlements de la mer et du vent. Il était sûr néanmoins de ne pas s'être

trompé, et les lames que le vent soulevait pouvaient seules le cacher à ses compagnons et les lui rendre également invisibles.

Mais bientôt sa certitude ne fut plus qu'un doute; le rayon d'espoir qu'il avait eu s'évanouit, et il vit de nouveau dans toute sa nudité l'horreur de sa position.

Tout à coup, au moment où, soulevé jusqu'à la crête d'une lame, il put dominer un instant au-dessus de son court horizon, il aperçut encore bien distinctement, à la lueur d'un second éclair, la même barque, les mêmes figures, mais dans une direction opposée. Les chaloupes l'avaient dépassé sans le voir. La

vague s'affaissa sous lui ; il perdait de vue les sauveurs qui le cherchaient où il n'était pas. Peu s'en fallut que, dans l'accès de désespoir insensé qui s'empara de lui. il ne se laissât volontairement entraîner par un de ces flots dont il était le triste jouet.

Le malheureux se sentait perdu sans retour. Fasciné par le gouffre qui l'attirait, exalté jusqu'à la folie par les intonations funèbres de la mer et du vent, il allait cesser de lutter lorsque, du sein de l'onde et à peu de distance de lui, il vit jaillir une vive lueur et une courbe d'un azur étincelant se dessiner sur le ciel sombre. C'était la fusée de signal tant désirée. Alors don Cornelio rassembla ce qui lui restait de force et poussa un cri

auquel le désespoir et la joie, mêlés ensemble, donnèrent un retentissement surhumain. Il l'entendit porter par le vent, bondir pour ainsi dire sur le dos des lames et mourir au loin. Après un moment pendant lequel il concentra tout ce qui lui restait de vie à écouter la réponse à son appel, il entendit un autre cri lutter contre les hurlements de la rafale : c'était la voix de l'Indien.

Cornelio cria de nouveau sans répit, sans relâche jusqu'à ce que sa gorge déchirée refusât de produire aucun son. A chaque fois, il entendait comme l'écho affaibli de cris lointains, et pourtant la lueur des éclairs ne lui montrait toujours qu'un espace immense, noir et vide... Enfin une

des baleinières arriva en bondissant jusqu'à lui. Les mains de Costal et de Galeana se tendirent et saisirent les siennes, et il se sentit enlevé de la quille du canot; il était temps : comme Costal, il tomba évanoui dans le fond de l'embarcation.

On devine facilement ce qui s'était passé. Au moment où les baleinières venaient de s'éloigner de don Cornelio sans l'avoir aperçu, sans que personne eût entendu ses cris, l'Indien avait déjà repris ses sens et raconté en peu de mots la catastrophe dont l'équipage du canot avait été victime.

On s'empressa alors de faire le signal convenu en s'orientant à la lueur des

éclairs par la position de l'île et par celle de la goëlette ei du château, Costal, avec la double sagacité du marin et de l'Indien, avait à peu près reconnu l'endroit où il avait laissé son compagnon d'infortune. Un instant après, le premier cri poussé par Lantejas parvint jusqu'aux oreilles attentives de Costal et confirma ses conjectures. Le capitaine était sauvé!

Malgré l'alerte donnée par la *Guadalupe*, les trois baleinières purent facilement aborder du côté de l'île opposé à la goëlette, par une nuit d'orage pendant laquelle la garnison n'était pas sur ses gardes. Lantejas était toujours évanoui, et, quand il revint à lui, il se trouva dans l'île de la Roqueta sans savoir

comment il y était arrivé. Le bruit des arbres dont les cimes se choquaient au-dessus de sa tête sous l'effort de l'orage, arrivé à son plus haut degré de violence, le fracas du tonnerre qui semblait ébranler l'île jusque dans ses fondements, tout cela à son réveil lui parut la plus douce mélodie qu'il eût jamais entendue. Avant d'appeler Costal, qu'il reconnut dormant près de lui, il examina ce qui l'entourait. Disséminés par petits groupes, les gens de l'expédition, leurs armes à la main, étaient debout et silencieux comme dans une embuscade.

— Où sommes-nous? demanda-t-il à Costal en le secouant.

— Dans l'île de la Roqueta, parbleu! répondit l'Indien.

— Comment avons-nous pu y parvenir?

— De la manière la plus simple. Qui pourrait croire que soixante hommes vont s'aventurer sur la mer par un temps semblable? Personne assurément. Aussi nul d'entre les Espagnols de l'île n'a songé à nous, et nous avons débarqué sans obstacle.

— Qu'attend le mariscal pour attaquer?

— Que nous sachions où nous sommes et où est l'ennemi. La nuit est noire comme la gueule d'un canon, et le ciel et la mer sont en fureur.

L'orage, du reste, faisait la sécurité des Mexicains jusqu'au jour, car, ignorants comme ils l'étaient des localités et de la force de la garnison espagnole, une attaque imprévue dirigée contre eux leur eût été funeste. Grâce à la tempête, on ne soupçonnait pas leur présence.

Il était environ qnatre heures du matin lorsque Costal donnait ces détails au capitaine. L'orage continuait à gronder, et la mer, qui brisait avec violence contre la grève, menaçait de rompre les câbles des embarcations, seul espoir de salut en cas de défaite. Don Cornelio jetait des regards effrayés sur cet Océan qui avait manqué de l'engloutir quelques heures auparavant. Il vit un homme descendre

vers le rivage, et pensa qu'il y allait avec l'intention de resserrer les nœuds des câbles. En effet, l'homme se baissa ; mais, au bout d'une minute, Lantejas crut entendre le grincement de la lame d'un couteau sur un objet qu'on cherchait à couper.

— Que fait-il donc ? dit-il à Costal en lui montrant l'homme occupé à sa mystérieuse besogne.

— Il coupe les câbles, parbleu ! répondit l'Indien ; et, s'élançant tout de suite vers lui, suivi du capitaine, il reconnut, au pâle reflet de l'écume blanchâtre des vagues, le mariscal lui-même, don Hermenegildo et Galeana.

— Ah ! c'est vous, capitaine, dit Ga-

leana ; venez donc m'aider à trancher ces câbles qui sont durs comme des chaînes de fer.

— Trancher ces câbles! et si nous sommes contraints de battre en retraite devant des forces trop supérieures!

— C'est précisément ce que je veux éviter, répondit Galeana en souriant. On se bat mal quand on peut se sauver, et je veux que nos hommes se battent bien.

Il n'y avait rien à répliquer à l'ordre du chevaleresque mariscal, et tous trois eurent bientôt défait ou tranché les nœuds des câbles.

— C'est bien, reprit Galeana ; nous n'avons plus maintenant qu'à retirer des embarcations les fusés de signaux.

Ils obéirent et larguèrent les amarres, et les vagues, en se retirant, eurent bientôt emporté les trois baleinières.

— Allez dormir jusqu'au moment où je vous ferai réveiller, dit Galeana ; vous avez besoin de sommeil, capitaine. Pendant ce temps, Costal ira pousser une reconnaissance dans l'île pour savoir où est l'ennemi. Il faut qu'aux premiers rayons du soleil l'île et la goëlette soient à nous !

Le mariscal, en disant ces mots, rejeta sur sa figure le pan de son manteau et s'éloigna. Costal et le capitaine reprirent leur place sans se communiquer leurs réflexions, et quand l'Indien eut achevé de se dépouiller du peu de vêtements qu'il

avait conservés, il s'éloigna à son tour en se glissant à travers les mangliers du rivage comme le jaguar quand il s'avance dans les roseaux pour surprendre l'alligator sur le bord des lagunes.

Quant à don Cornelio, il resta sans pouvoir dormir. Bien qu'un peu blasé sur le danger des batailles par une habitude de plus d'un an, l'obligation où Galeana avait mis ses soldats de vaincre ou de mourir le tenait éveillé. Son temps se passait à réfléchir sur les bizarreries de la destinée qui l'avait jeté malgré lui au milieu de la carrière périlleuse du soldat. Il ne formait plus qu'un vœu : c'était celui de voir prendre le plus tôt possible cette forteresse d'Acapulco, de laquelle More-

los lui avait promis de signer son congé. Au bout d'une heure environ, Costal était de retour, et lui fit connaître en substance le résultat de son exploration, dont il allait communiquer les détails à Galeana.

Suivant le rapport de l'Indien, la garnison espagnole qu'il supposait être d'environ deux cents hommes, était retranchée dans une espèce de fortin de terre à la pointe méridionale de l'île, à une portée de canon du camp mexicain. Deux pièces de campagne la défendaient, et dans une petite anse, la goëlette dont le feu avait brisé l'avant du canot était à l'ancre à quelque distance du fortin.

Galeana savait maintenant où était

l'ennemi; il connaissait sa force et ses moyens de défense. Le crépuscule commençait à paraître. Don Hermenegildo fit silencieusement former les rangs à sa troupe, et, montant sur une petite éminence qui se trouvait tout près, il se fit apporter les fusées de signaux.

— *Muchachos*, dit-il alors à demi-voix, un point que nous attaquons est toujours pris; nous sommes au moment de charger l'ennemi, nous avons les pieds dans l'île. Nous pouvons donc annoncer au général en chef, sans crainte de le tromper, que l'île est prise et que l'ennemi est en déroute.

Sans attendre une réponse, le mariscal approcha son cigare allumé de la pre-

mière fusée qu'on lui présenta. La fusée s'éleva en sifflant et décrivit sur le ciel sombre une ellipse d'un rouge vif, une seconde lui succéda en traçant une courbe blanchâtre, une troisième s'élança en laissant après elle une longue traînée d'un vert éblouissant.

— Rouge, blanc et vert, c'est le drapeau mexicain, reprit Galeana, c'est le gnal convenu avec votre bien-aimé général pour lui annoncer la prise de l'île. On sait à présent la nouvelle au camp et nous ne pourrions plus la démentir. En avant !

Galeana s'élança aussitôt et d'un seul bond se mit à la tête de ses gens, qui s'élancèrent à leur tour au pas de charge

guidés par Costal. Comme il approchaient du petit fort qui abritait la garnison espagnole, un cri de détresse parvint jusqu'à eux. Il ne furent pas longtemps sans en connaître la cause. A travers une échappée d'arbres, la goëlette se montra couronnée de monde, roulant et tanguant sous la lame à peu de distance des rochers, et ses matelots cherchaient en vain à la préserver d'un naufrage inévitable. Ses câbles étaient rompus et le vent d'orage la poussait sur un lit de rochers aigus.

— Sang du Christ! moi qui comptais sur cette goëlette, s'écria Galeana, nous n'en aurons que les débris.

Ce désastre, bientôt connu dans le camp

espagnol, y jeta la confusion; Galeana l'augmenta encore par son terrible cri de guerre qui fut suivi de hurlements forcenés poussés par ses soldats, dont l'obscurité cachait le petit nombre. Leur brusque attaque, leurs clameurs, jointes aux éclats du tonnerre et aux cris de détresse des matelots de la goëlette, portèrent l'effroi des Espagnols à son comble. Les assaillants enfoncèrent à coups de hache les portes du fort. Sans presque éprouver de résistance et après un court combat corps à corps, une partie de la garnison s'enfuit et l'autre se rendit sans conditions.

A peine le dernier coup de fusil venait-il d'être tiré que la goëlette, touchant violemment sur les rochers, s'inclina

comme un cheval éventré par un taureau et ses flancs s'ouvrirent. Les vainqueurs n'eurent plus alors qu'à s'emparer des hommes de l'équipage de la *Guadalupe*, c'est ainsi que s'appelait la goëlette, à mesure qu'ils échappaient au naufrage.

Le soleil vint bientôt jeter quelques pâles rayons à travers les nuages gonflés qui semblaient flotter sur l'Océan, mais l'orage ne s'apaisa pas tout à fait à la naissance du jour.

Au moment où le dernier des hommes de la goëlette touchait le rivage de l'île, le fort signala une voile, puis bientôt, de la plage même, on put apercevoir au loin, entre deux lames, un navire fuyant *à sec* avec la rapidité de l'éclair.

L'ouragan semblait le pousser contre la terre et il arriva bientôt à une distance assez rapprochée pour que, de la grève, on distingua l'équipage et les officiers sur le pont.

Costal, Clara et le capitaine don Cornelio observaient comme les autres les manœuvres du brick, quand les yeux perçants de l'Indien se dirigèrent avec plus d'attention sur un officier appuyé sur la lisse du navire avec un air de mélancolie profonde.

Sa taille haute et élégante annonçait la vigueur. Sa chevelure noire flottait au gré de la brise sur sa tête découverte, et il semblait peu préoccupé du danger que courait le navire.

— Reconnaisez-vous cet officier? demanda Costal en le désignant du doigt à don Cornelio et à Clara.

— Je ne puis distinguer ses traits, répondit Lantejas.

— C'est celui que nous avons connu tous trois jadis capitaine des dragons de la reine; aujourd'hui c'est le colonel Tres Villas.

— Celui qui, à la bataille de Calderon, a failli s'emparer du généralissime Hidalgo? dit un soldat.

— Lui-même, répondit Costal.

— L'officier qui a cloué la tête d'Antonio Valdès à la porte de son hacienda?

ajouta un volontaire de la province de Oajaca.

— Lui-même, répliqua d'Indien.

— Est-ce lui encore qui s'est emparé de a ville d'Aguas Calientes et a fait couper la chevelure de quatre cents femmes prisonnières? demanda un troisième.

— On dit qu'il avait ses raisons pour cela, repartit Costal.

— Eh bien! s'il échoue ici, son affaire est claire.

Mais au moment où le soldat finissait, un petit foc s'éleva sur le beaupré du brick, une voile glissa le long d'un des étais, et le navire obéissant en même temps au gouvernail, ne tarda pas à virer de bord et à se perdre dans le lointain.

Costal ne s'était pas trompé, l'officier passager était bien don Rafaël Tres Villas, qui après un an d'absence, allait porter sur les bords du golfe de Téhuantepec une incurable mélancolie.

V

L'homme au caban.

Pendant que, échappant à la fois au double danger de se briser sur l'île de la Roqueta ou d'y tomber entre les mains de l'ennemi, le brick espagnol emportait don Rafaël dans la province de Oajaca, où nous

ne tarderons pas à le retrouver, le vent apportait le bruit d'une canonnade incessante mêlée aux sifflements de l'ouragan.

Ces détonations semblaient partir du fort, du moins autant que l'on en pouvait juger au milieu de la brume qui le couvrait.

Les groupes d'insurgés formés sur le bord de la mer cherchaient en vain à en deviner la cause.

Nous la dirons en peu de mots.

Les vedettes, postées sur la plage par ordre de Morelos, après le départ du mariscal et de ses baleinières, avaient aperçu les fusées de signaux tirées par don Hermenegildo pour annoncer la prise de l'île de la Roqueta, bien que, comme on se le

rappelle, elle ne fût pas encore complétement conquise.

D'après ce qui avait été convenu entre le général en chef et le mariscal, Morelos avait dirigé contre Acapulco une si brusque attaque, qu'il s'en était emparé presque sans coup férir.

Quoique le fort tînt toujours, la possession de l'île de la Roqueta rendait moins illusoire la conquête d'une ville ouverte comme celle qu'on venait de prendre. De l'île, en effet, soit que la goëlette convoitée par Galeana lui eût échappé ou non, il était possible, sinon facile, d'intercepter les navires chargés de vivres pour le fort.

Maître d'Acapulco, Morelos s'était rappelé le *curé de Caracuaro*, dérisoirement

chargé de conquérir une riche province, qui aujourd'hui appartenait presque tout entière au *général Morelos.* Il s'était rappelé ses humbles débuts et sa puissance actuelle. Alors, dans un élan de reconnaissance pour le Dieu des armées dont il avait été jadis le plus modeste des serviteurs, il résolut de dire une messe solennelle d'actions de grâces et d'officier lui-même.

C'était sur la ville, sur la cathédrale elle-même que le fort faisait pleuvoir une grêle de boulets; là, sous les voûtes du temple, par une de ces singularités de la guerre de l'indépendance, dont les premiers généraux furent des prêtres, Morelos venait de déposer l'uniforme pour revêtir l'étole.

Les batteries des insurgés répondaient au feu de la citadelle, et c'était au milieu de l'épouvantable fracas de l'artillerie que Morelos, redevenu prêtre, comme jadis, célébrait encore une fois l'office divin.

La cause de ces détonations n'avait pas tout à fait échappé à Galeana.

— Enfants ! dit-il en s'approchant des groupes formés sur le rivage, nous sommes maîtres de l'île ; notre bien-aimé général l'a su par nos signaux, et, à son tour, il attaque Acapulco. Dans deux heures, la ville sera prise, si elle ne l'est déjà ; ses canons chantent le *Te Deum.* Vive Morelos !

— Vive Morelos ! répétèrent les insurgés en chœur.

— Eh ! seigneur Lantejas, dit Costal en se frottant les mains, ne vous semble-t-il point que je viens de faire un bon pas vers le traître de Gago ?

Les embarcations de la goëlette, dont une put être sauvée, et celles qui avaient transporté la garnison espagnole de la côte dans l'île, remplaçaient complétement les baleinières, sacrifiées par le mariscal, et les surpassaient en solidité.

Quant au bout du second jour l'orage eut cessé, la mer recouvra son calme habituel. Ces embarcations servirent alors à établir les communications entre le camp de Morelos et la Roqueta, et à expédier au général en chef, sous bonne escorte envoyée par lui, ceux des prison-

niers qui ne voulurent pas embrasser la cause mexicaine; ce fut le plus grand nombre. Du reste, l'occupation de la petite île demeura confiée à ceux qui l'avaient conquise.

Parmi les transfuges européens qui avaient grossi les rangs des insurgés, il y en avait un qu'il était facile de reconnaître pour Galicien à son rude accent montagnard. C'était, par conséquent, un compatriote de Pépé Gago, qu'il connaissait d'autant mieux, qu'avant d'être envoyé tenir garnison à la Roqueta, il faisait partie avec lui de celle de la citadelle d'Acapulco. Costal n'avait pas tardé à se lier avec le Galicien, et à obtenir de lui, sur le sergent d'artillerie, des renseigne-

ments dont il espérait faire son profit plus tard.

Ce n'était pas toutefois les seuls services que l'Indien attendait des nouvelles recrues. Il pensait à utiliser la connaissance qu'il leur supposait des signaux espagnols convenus avec les navires chargés du ravitaillement du fort, et à en attirer pour le moins un ou deux dans l'île, afin de s'en emparer.

Trois jours après la prise de l'île, Costal fut encore le premier à signaler une voile qui faisait route de San-Blas pour Acapulco. Comme ce ne pouvait être qu'un navire espagnol, on s'empressa de hisser le pavillon d'Espagne au sommet du fortin, et le navire en vue arbora bientôt en effet

un pavillon semblable. Ce fut avec une joie bien vive que la garnison vit le brick s'approcher et grossir jusqu'à ce que l'on pût lire dans une de ses évolutions de grandes lettres blanches peintes sur son arrière.

C'était le *San-Carlos*, et les Espagnols transfuges le reconnurent pour être l'un des bâtiments dont on attendait l'arrivée dans la forteresse, avec d'autant plus d'anxiété, qu'il était chargé de vivres et de munitions. Les insurgés avaient amplement de ces dernières, et étaient sur le point de manquer des premiers.

Le navire s'approchait en apparence sans défiance aucune; mais le capitaine était un vieux loup de mer qui savait que

le sort des armes est variable, et qu'en guerre, si les places ne changent pas de position, elles peuvent souvent changer du moins d'occupants.

Lors donc que tous se félicitaient dans l'île d'une capture prochaine, le *San-Carlos* mit brusquement en panne, et on le vit hisser à côté de la bannière espagnole un second pavillon bleu de ciel avec trois étoiles d'or. Cela fait, on parut attendre à bord que l'on fît de l'île le signal correspondant.

Ce mystérieux signal du brick était de l'hébreu pour les insurgés, et malheureusement leurs nouveaux soldats ne le comprenaient pas davantage. Leur seule ressource fut de hisser à leur tour un

second pavillon espagnol à côté du premier; ils en eussent eu dix, qu'ils les auraient tous fait flotter à la fois à la pointe du mât de signaux, tant ils avaient à cœur de prouver qu'ils étaient bien véritablement Espagnols; mais ils n'en avaient que deux. Cependant, à force de chercher, on trouva, dans un coin du fortin, un débris d'étamine rouge avec un lambeau de ce qui avait dû être jadis un soleil d'or, et qui parut merveilleusement correspondre aux étoiles du *San-Carlos*.

Avant toutefois de risquer une réponse faite au hasard, Galeana crut prudent de faire avancer sur la grève le Galicien dont il a été question. Celui-ci obéit, et, faisant de ses deux mains un porte-voix,

cria avec l'énergie de son rude accent montagnard :

— Le commandant de l'île fait dire au capitaine du brick qu'il serait heureux de le voir venir à terre pour lui confier un message de la plus haute importance.

Le capitaine du brick se montra sur le pont. C'était un marin à tête grise et à l'air circonspect; son porte-voix envoya, en grondant, la réponse suivante :

— Je désirerais d'abord deux choses : la première, que le seigneur commandant me fît l'honneur de me répéter son invitation lui-même; la seconde, qu'il voulût bien répondre à mon signal autrement

qu'en arborant un second pavillon national.

Le Galicien passa la main dans son épaisse chevelure.

— Seigneur capitaine, dit-il, dans ces temps de troubles on ne saurait se montrer trop bon patriote.

— C'est vrai, reprit le capitaine.

— Le commandant de l'île serait heureux de vous souhaiter la bienvenue, reprit le Galicien; mais, à la suite d'une indisposition fort grave, les médecins lui défendent le grand air et le soleil. Quant aux signaux, bien que le tonnerre soit tombé pendant le dernier orage sur la caisse où ils étaient enfermés, et qu'il

ne nous reste plus que les débris d'un seul... .

— Vous voudrez bien faire mes compliments de condoléance au commandant, reprit le capitaine du brick d'un ton railleur, et, s'il avait des commissions pour don Petro Velez, je m'en chargerais volontiers.

— Attendez donc; le pavillon qui nous reste est précisément le bon, et vous ne l'aurez pas plutôt vu flotter que tout malentendu cessera entre nous. Tentons la chance, ajouta-t-il à demi-voix s'adressant à ses compagnons.

En achevant cette réponse d'un air d'assurance parfaite, le Galicien cria d'une voix de stentor de hisser le pavillon

au soleil d'or, et, peu de secondes après, le drapeau mutilé flottait à côté des deux bannières espagnoles.

Le capitaine du *San-Carlos* braqua sa longue-vue sur le haillon d'étamine bleue et jaune qui se déployait sous la brise avec tout l'orgueil d'un mendiant castillan; et tous attendirent avec anxiété le résultat de son examen. Le Galicien ne s'était pas trompé en assurant que tout malentendu se dissiperait à l'aspect de son signal; car, ainsi que les étoiles disparaissent devant le soleil, le pavillon étoilé fut brusquement amené, puis, pour prouver qu'en effet le capitaine ne conservait plus aucun doute, le brick tourna le flanc et lâcha sur l'île une bordée

de boulets, dont l'un coupa en deux le malheureux Galicien.

Un cri unanime de désappointement et de vengeance, poussé par tous les hommes, répondit à ce brutal procédé du capitaine espagnol, qui leur échappait, et la voix de Galeana domina le tumulte en criant :

— A l'abordage !

Joignant l'action à la parole, don Hermenegildo sauta dans l'une des barques amarrées au rivage, et toutes furent en un instant remplies de soldats animés de l'esprit du chasseur affamé qui voit sa proie lui échapper.

Costal, en compagnie de son fidèle Clara, s'était tout de suite jeté dans la

yole du mariscal. C'était une embarcation longue, étroite et légère, dont l'Indien avait pu déjà reconnaître la marche supérieure et la solidité. Lantejas voulut, mais vainement, prendre place à côté de ses compagnons d'habitude; la yole était déjà trop chargée, et il fut obligé de se mettre dans la première embarcation qui se présenta.

Cette manœuvre ne s'était pas accomplie sans quelque lenteur occasionnée par la précipitation même, de sorte que déjà le brick espagnol, ses voiles gonflées par une bonne brise, était à quelque distance quand le signal du départ fut donné.

Don Cornelio ne se voyait pas sans

une vive répugnance exposé encore une fois sur l'élément dangereux qui avait manqué de lui être si fatal, et de plus un combat naval était complétement en dehors de ses habitudes; cependant, l'enthousiasme général le gagna, et il se laissa aller avec quelque plaisir à contempler le spectacle que présentait la petite flottille.

Le soleil, presque à son déclin, commençait à teindre de pourpre et d'or le vaste bassin sur lequel volaient à l'envi l'une de l'autre six embarcations chargées de soixante hommes brûlants du désir de se venger.

Devant elles le *San-Carlos* poursuivait sa marche rapide. Les rayons obliques du

soleil se reflétaient en lames de feu sur le cuivre de son doublage, tandis que ses mâts étaient couverts d'un nuage de voiles blanches. On eût dit un cygne, aux pieds rouges et au plumage de neige, fendant l'eau des lagunes. Des hourras partaient de toutes les barques comme ceux que font entendre les chasseurs qui suivent le daim dans la plaine. La quille des embarcations jetait, en sillonnant la mer, des réseaux d'écume sur sa surface d'azur; c'était à qui arriverait le premier pour s'accrocher aux flancs du brick espagnol. Les uns recourbaient leurs baïonnettes pour les transformer en grappins d'abordage; les autres, c'étaient les costenos de Galeana, qui ne savaient ja-

mais se séparer de leurs lazos, les faisaient tournoyer au-dessus de leur tête, prêts à les lancer dans les cordages pour grimper à bord.

Cependant, la distance qui séparait les insurgés du *San-Carlos* diminuait petit à petit. Il venait de lâcher une bordée contre les barques, mais ses canons, moins bien dirigés que la première fois, n'avaient lancé que des boulets inoffensifs, qui, sifflant au-dessus des têtes des Mexicains, avaient été se perdre dans l'eau. Obligé de présenter le flanc pour décharger son artillerie, cette manœuvre, en suspendant sa marche pendant quelques instants, avait fait gagner du terrain aux barques. D'innombrables coups de sifflets

et d'outrageuses moqueries accueillirent, avec une dédaigneuse ironie, l'inutile décharge du brick.

Déjà les bastions du fort commençaient à paraître dans le lointain, lorsque, de l'embarcation du mariscal, qui se trouvait en avant de toutes les autres, Costal poussa un cri et signala un incident imprévu qui bientôt fut à la connaissance de tout le monde.

Pendant que le *San-Carlos* fuyait, ou pour mieux dire tâchait d'arriver le plus promptement possible au but de sa course, les hauteurs du château s'étaient couronnées de spectateurs; au loin, la plage voisine du camp de Morelos s'était également couverte de soldats, qui, faute

de moyen de transport, ne pouvaient faire que des vœux pour leurs camarades. Tout à coup six canots espagnols parurent et doublèrent la pointe du fort, se dirigeant sur le brick pour lui porter secours.

C'était l'apparition de ces barques ennemies qu'annonçait le cri de Costal, la lutte qui allait s'engager était le spectacle auquel venaient assister les soldats de la citadelle et ceux de Morelos. A l'aspect du renfort inattendu que recevait le brick, toutes les barques mexicaines, sur un signal du mariscal, s'empressèrent de rallier la yole qui le portait, pour recevoir ses ordres.

De légères embarcations sans artillerie attaquant un navire de guerre sous voiles,

par qui elles pouvaient facilement être coulées à fond, était une entreprise déjà bien téméraire. Les auxiliaires qui venaient à l'aide du brick rendaient l'entreprise plus téméraire encore.

On tint néanmoins conseil aussi rapidement que le permettaient les circonstances.

— Capitaine Lantejas, quel est votre avis? demanda le mariscal.

— Si la témérité est souvent une cause de victoire... répondit le capitaine avec quelque hésitation...

— Bien! votre avis est d'attaquer, je le sais, s'écria Galeana en interrompant don Cornelio, qui, n'osant pas démentir le mariscal, fit un signe de tête affirmatif.

Et vous, don Amador! demanda-t-il à un second officier.

— Je suis d'avis que la plus vulgaire prudence conseille la retraite, répondit don Amador.

Galeana fronça le sourcil.

— Votre avis, capitaine Salas, reprit-il.

— Battre en retraite! s'écria Salas, c'est-à-dire fuir! Que penserait notre général, qui s'étonne sans doute que nous délibérions quand des hommes de cœur ne sauraient qu'agir? Attaquons!

De nombreux vivats accueillirent les paroles de Salas.

— Mon avis compte pour deux, dit le mariscal. Attaquons donc; nous sommes

quatre sur six. En avant, et vive Morelos!

Le mariscal tranchait souvent avec aussi peu de cérémonie les questions de ce genre, et personne ne songea à protester contre sa décision. Les barques ennemies s'avançaient d'ailleurs si rapidement, que leur réunion au brick rendait désormais le combat inévitable, en supposant même que les Mexicains eussent eu l'idée de le fuir.

— Attention, messieurs! s'écria Galeana; présentez la proue et dispersons-nous. Le brick s'apprête à nous lancer une volée de canons.

Le *San-Carlos* présentait en effet le flanc; un nuage de fumée s'élança de ses

sabords, une forte détonation se fit entendre, et les boulets sillonnèrent l'eau en sifflant. Tout à coup don Cornelio poussa un cri.

— Vous êtes blessé, Lantejas? cria Galeana.

Avant que don Cornelio n'eût le temps de répondre, un coup d'œil du mariscal lui fit voir que l'ex-étudiant était sain et sauf.

Un corps mutilé s'affaissait à côté de lui : c'était celui du capitaine Salas, dont un boulet venait d'emporter la tête. Don Cornelio ne faisait qu'essuyer le sang qui avait rejailli sur lui.

— Capitaine du diable! dit le mariscal

en désignant le *San-Carlos*. Mes amis, vengeons le brave Salas. En avant!

La yole qui portait le mariscal, l'Indien zapotèque et le nègre, s'élança rapidement en tête des autres embarcations, au milieu d'un cri universel de douleur pour un officier que sa bravoure faisait aimer, et qui portait le premier la peine de la témérité qu'il avait conseillée. La fatale décharge du brick espagnol, qui avait repris sa route ne fit qu'animer les insurgés. Les rameurs se courbèrent sur leurs avirons, et les barques, rangées sur la même ligne, luttèrent à qui arriverait la première, comme dans une joûte sur un lac.

Quoique le capitaine Lantejas n'eût pas

l'humeur guerrière, l'enthousiasme général l'avait gagné, nous l'avons déjà dit. Animé par l'idée qu'il allait combattre sous les yeux de la foule nombreuse et amie qui se pressait sur la plage, excité par les fanfares qu'envoyaient à l'écho les cors et les trompettes du rivage et du fort, une noble émulation s'empara de lui, et, pour la première et la seule fois de sa vie, il conçut l'âpre et sauvage volupté du soldat qui ne se plaît qu'au sein du carnage. C'était aussi au bruit de ces fanfares et au bruit de clameurs guerrières que les barques mexicaines bondissaient sur l'eau. Elles poursuivaient leur course rapide lorsqu'on vit les six barques espagnoles se placer sur une seule

ligne le long du brick, comme pour le protéger contre l'attaque de ses ennemis.

Tout à coup, de la yole amirale (nous appelons ainsi celle que montait le mariscal), les cris de : « L'homme à la *bayeta* (1) ! » attirèrent l'attention de don Cornelio sur la barque où se trouvait l'homme ainsi désigné. Mais le caban bleu foncé dont il était couvert empêchait qu'on pût distinguer ses traits.

Ce mystérieux combattant devint aussitôt l'objet des suppositions les plus absurdes. Les uns prétendaient que les précautions qu'il prenait pour cacher

(1) Espèce de caban d'un usage universel sur les côtes des deux Océans mexicains.

sa figure étaient une pénitence infligée par son confesseur ; les autres soutenaient que c'était un personnage distingué de la cour de Madrid, et quelques-uns allaient jusqu'à soupçonner que c'était le roi d'Espagne lui-même.

Quoi qu'il en fût, la yole de Galeana quitta brusquement la ligne pour s'avancer en ligne diagonale vers la barque ou apparaissait l'homme à la *bayeta*, comme si, en réalité, c'eût été un ennemi de plus d'importance que les autres. Ce fut le signal de l'attaque.

De nouvelles fanfares du fort et de la plage saluèrent le disque rouge du soleil, qui disparaissait dans la mer, dont les

eaux prirent tout d'un coup une teinte livide. Le fracas d'une vive fusillade couvrit bientôt le bruit de la musique guerrière, et sous un dais de fumée blanche, au milieu des cris de ceux que la mousquetade rejetait blessés ou sans vie au fond des canots, les embarcations s'élancèrent l'une contre l'autre, et les combattants se prirent corps à corps. Le combat fut court, mais acharné.

Pour la première fois, on vit des *costenos* se servir de leur inévitable *lazo* dans une affaire navale, et, si les insurgés en eussent compté parmi eux un plus grand nombre, tout l'avantage eût été de leur côté; car, avant que la barque que montait don Cornelio eût touché la barque

contraire, trois ennemis avaient été, à vingt pas, enlacés et brusquement précipités dans la mer.

De part et d'autre, chaque homme, étreignant son ennemi, ne combattait plus qu'à l'arme blanche, qui faisait une silencieuse et terrible besogne. Tout à coup, des cris partis de la foule qui garnissait le sommet du fort, auxquels répondirent les cris des soldats de Morelos réunis sur la plage, annoncèrent un incident nouveau. La fureur, au même instant, fit place à l'étonnement ; comme par enchantement, le combat fut suspendu, les barques se décrochèrent les unes des autres et s'éloignèrent. C'était une trève tacite. Haletants de fatigue, les combat-

tants se reposèrent et, autant que le permettait un reste de la clarté du jour, purent reconnaître le sujet des cris qui les avaient séparés.

Embossés sous les murailles de la forteresse, le brick espagnol, ayant mis en panne, hissait de son bord le dernier sac de farine dònt il venait d'approvisionner les assiégés. Pendant que les insurgés versaient inutilement leur sang, et que leurs ennemis du moins combattaient pour se procurer les moyens de pourvoir à leur nourriture, le *San-Carlós* avait tranquillement opéré son déchargement, et les Mexicains eurent le désappointement de le voir s'éloigner à toutes voiles

et bientôt disparaître au milieu de la brume du soir.

Cependant, des six barques qui composaient la flottille, une seule n'avait pas cessé le combat : c'était la yole amirale. Cette embarcation portait Galeana et Costal, compagnons de Lantejas, et qui lui étaient chers à plus d'un titre; l'Indien surtout, son sauveur d'habitude. Légèrement blessé à la tête, don Cornelio ne pensait pas à sa blessure, et ses regards suivaient avec anxiété la barque du mariscal.

L'obscurité n'était pas encore assez épaisse pour l'empêcher de distinguer pleins de vie Galeana, Costal et le nègre à la poursuite de leur ennemi, qui fuyait

de toute la vitesse de ses rames. Lantejas reconnut parfaitement aussi l'homme au caban.

Au même moment, les cinq barques espagnoles, dont les hommes avaient atteint le but qu'ils s'étaient proposé (le ravitaillement du fort), firent également force de rames pour s'éloigner. Des huées accompagnèrent les fuyards, et plusieurs voulaient les poursuivre; mais la mort du capitaine Salas laissait le commandement à Lantejas en l'absence du mariscal, et il donna l'ordre de marcher au secours de ce dernier.

L'ardeur des rameurs à voler à l'aide de leur général les rapprocha promptement de sa yole. Galeana venait d'atteindre

et d'aborder la barque ennemie, et don Cornelio put être témoin d'une courte et sanglante lutte. Il vit don Hermenegildo abattant, selon son habitude, tout ennemi qu'il touchait; il vit aussi Costal un instant enlacé avec l'homme au caban, puis ce dernier s'élancer à la mer et gagner le rivage. Costal, saisi alors par les rameurs, eut à lutter en désespéré contre eux, et Lantejas le vit parvenant enfin à se dégager de leur étreinte, bondir dans l'eau comme un furieux à la poursuite du mystérieux personnage.

— Ah! s'écria l'un des insurgés, ce païen de Costal tient à savoir qui est l'homme à la *bayeta*.

— Il veut la rançon du roi d'Espagne, dit un autre.

Les Mexicains n'étaient plus qu'à une courte distance de Galeana quand ils l'aperçurent sautant avec les siens dans le canot ennemi, et, au moment où ils l'accostaient, le dernier Espagnol tombait poignardé dans la mer. Le mariscal regagna sa yole, poussa d'un pied dédaigneux la barque vide et la laissa flotter à l'aventure.

— Et Costal? s'écria don Cornelio, où est-il?

— Ah! c'est vous, capitaine? répliqua le mariscal lorsque l'enivrement du combat lui permit de reconnaître Lantejas. Eh bien! Costal est en chasse; il est sem-

blable à ces limiers mal dressés que leur ardeur emporte toujours. Voyez-le!

Comme Galeana parlait encore, on put vaguement distinguer une ombre confuse prenant pied sur la plage ; puis une autre forme aussi indécise s'élever sur la grève et s'élancer après la première.

VI

Le pont d'Hornos.

L'ardeur avec laquelle l'Indien se mettait à la poursuite de l'homme au caban semblait justifier les suppositions que les insurgés s'étaient plu à faire sur ce mystérieux personnage.

— L'avez-vous vu de près ! demandait-on de tous côtés à ceux qui avaient accompagné le mariscal.

— Un seul instant son capuchon s'est rabattu sur ses épaules, répondit un des soldats; mais il l'a si promptement relevé, qu'à peine a-t-on pu distinguer ses traits.

— Quelle figure a-t-il ?

— Une figure comme tout le monde.

— Et Costal, qui le poursuit, ne vous a pas dit ce qu'il pensait de l'homme à la *bayeta ?* reprit un autre soldat.

— Non ; mais ses yeux ont brillé d'une joie qui me fait croire que c'est un prince du sang de la famille royale.

— Ce païen de Costal gagnera une belle rançon, ajouta un troisième.

Seuls, parmi tous, Galeana et le capitaine Lantejas ne partageaient pas cette curiosité. Le premier interrompit les conversations particulières en donnant l'ordre de regagner l'île, et le second se préoccupait exclusivement du risque que pouvait courir l'Indien sur la côte, où les royalistes étaient encore maîtres, grâce au fort, et ne songeait guère à demander qui pouvait être l'homme au caban. Les yeux fixés sur le rivage, il suivait les évolutions d'une troisième ombre, plus noire que les deux premières.

Si Clara n'était ni mort, ni blessé, c'était lui, sans doute.

— Quelqu'un peut-il me donner des

nouvelles de Clara, s'écria le capitaine; est-il mort?

Pas même blessé, répondit-on; il était tout à l'heure encore avec nous.

C'était bien, en effet, le nègre, qui, avec le dévoûment silencieux et sans bornes du chien pour son maître, s'était élancé, sans dire un mot, à la suite de l'homme qu'il avait choisi pour frère d'armes. Don Cornelio n'avait pas besoin que l'exemple du noir lui traçât la conduite qu'il avait à tenir.

— Je ne saurais, dit-il au mariscal, passer toute une nuit dans l'incertitude sur le sort de Costal. Si vous le trouvez bon, je prendrai deux hommes avec moi, je monterai dans cette barque vide et je

gagnerai la plage. Peut-être le pauvre diable attend-il ma venue, comme j'attendais la sienne il y a trois nuits.

Le mariscal, avec sa bonté accoutumée, accorda au capitaine la permission qu'il sollicitait, et l'on eut bientôt rattrapé la barque espagnole, qui déjà flottait en dérive à quelque distance.

— Soyez prudent, Lantejas, dit affectueusement le mariscal ; tâchez de ne pas vous éloigner de votre canot quand vous serez à terre ; j'ai cru remarquer quelques rôdeurs battant la campagne et les rochers.

— Je serai prudent, soyez tranquille, seigneur mariscal, répliqua don Cornelio.

En disant ces mots, il sauta dans la

barque avec deux rameurs et fit pousser vers la plage.

Il va sans dire que depuis longtemps l'homme à la *bayeta*, l'Indien et le nègre avaient disparu dans l'ombre de la nuit. La grève était déserte et silencieuse quand le canot de Lantejas y aborda : c'était au milieu d'une petite anse fermée des deux côtés par des rochers assez élevés, à l'endroit même où Costal avait pris pied.

Don Cornelio prêta l'oreille sans que le moindre bruit parvînt jusqu'à lui ; puis, supposant cependant que Costal ne pouvait être bien éloigné, il l'appela de toutes ses forces.

Personne ne répondit à ses cris.

Deux longues heures se passèrent ainsi dans une vaine attente, pendant lesquelles il espérait, à chaque instant, voir revenir Costal de sa poursuite. Plein d'inquiétude alors sur le sort de l'Indien, il résolut de se mettre à sa recherche.

Don Cornelio mit deux pistolets à sa ceinture et, son sabre à la main, il descendit sur la plage en recommandant à ses deux rameurs de se maintenir dans le canot à une dizaine de pas de la terre et d'avoir l'œil au guet.

Les deux soldats le promirent et l'officier s'éloigna avec précaution.

La lune n'était pas levée; d'innombrables étoiles brillaient au firmament. Leur clarté toutefois, n'ôtait pas à la nuit

son obscurité, qui permettait à don Cornelio de dissimuler sa présence. Il put néanmoins assez facilement et malgré son inexpérience dans la science du *rastreador* (1), reconnaître les traces de ceux qu'il cherchait tant qu'elles furent empreintes sur le sable. Mais, lorsque le sol devint plus dur, il n'y vit plus aucun vestige. Il écouta alors attentivement sans qu'aucune révélation arrivât à son oreille. Tout était muet autour de lui, à l'exception du bruit sourd de la mer.

Avant de s'engager dans un étroit chemin creux, par où il supposa que le fugitif avait dû chercher à s'échapper, Lantejas jeta un regard sur son canot.

(1) Chercheur de traces.

Indolemment couchés sur leur banc et la cigarette à la bouche, les deux gardiens se laissaient balancer par la houle, comme dans un hamac. Il n'y avait donc rien de nouveau de ce côté, et le capitaine s'enfonça dans le sentier creux que laissaient entre elles les deux blanches falaises.

C'était bien le même chemin qu'avait suivi Costal en poursuivant l'homme au caban. Celui-ci s'était enfui avec la rapidité d'un Basque, et jamais le nègre ne fût parvenu à rejoindre l'Indien lancé à toute course après lui s'il ne l'eût entendu s'écrier plusieurs fois :

— Par l'âme des caciques de Téhuantepec ! arrêtez-vous donc, lâche ! ne suis-je pas seul comme vous ?

Ces cris avaient guidé Clara sur les pas de Costal, et cette course à perte d'haleine se soutenait, de part et d'autre, avec une égale ardeur, lorsque Costal s'était tout à coup arrêté.

Derrière un coude de sentier, l'homme à la *bayeta* qui le précédait, venait de disparaître. Pendant qu'il essayait de deviner par où il avait pu passer, le nègre l'avait rejoint.

— Par les cornes du diable! s'écria l'Indien, vous arrivez on ne peut plus à propos pour m'aider à retrouver une trace que j'ai perdue; vite, fouillez avec moi tous ces buissons, vous ne sauriez croire quel prix j'attache à saisir cet homme.

— Est-ce qu'il sait le secret de quelque gîte d'or ou d'un banc de perles? demanda Clara.

— Eh non! pour Dieu! venez donc... c'est... tenez! le voyez-vous, là-bas, sur l'une des berges du chemin creux?

Le noir et l'Indien se remirent, cette fois, à la poursuite du fugitif en quittant le chemin pour se perdre bientôt tous trois dans la campagne. Comme on verra tout à l'heure le résultat de la chasse que donnaient les deux associés à l'homme au caban, nous en supprimerons les détails pour retourner auprès des deux hommes laissés à la garde du canot.

Tandis que le capitaine Lantejas s'avançait dans le chemin creux avec toute

la circonspection dont il avait promis d'user, et avec une lenteur qui ne devait pas lui permettre de rejoindre de sitôt ceux qu'il cherchait, ses deux rameurs étaient bien loin d'observer la consigne qu'il leur avait donnée.

Le sommeil les gagnait l'un et l'autre, car tous deux avaient passé sur pied la nuit précédente.

— Si nous dormions à tour de rôle? dit le premier.

— J'aimerais mieux dormir en même temps, dit le second; séparés de la terre par la distance où nous sommes, je ne vois pas trop quel risque nous pourrons courir; le capitaine en sera quitte pour nous éveiller.

Et au lieu d'avoir l'œil au guet comme il leur avait été enjoint, tous deux, avec un surprenant ensemble, s'endormirent profondément.

Ce sommeil intempestif fut cause qu'ils n'aperçurent ni l'un ni l'autre deux hommes qui s'avançaient avec précaution, le long des rochers, sur la grève et les pieds presque baignés par la mer.

Ces deux individus ne portaient pas d'uniforme; mais ils étaient armés d'un fusil. Quant à leur présence, quelques cadavres que la mer repoussait vers la terre, en justifiait facilement la cause.

C'étaient de ces maraudeurs à la suite des armées, pour qui toute proie est bonne, qui pillent les vivants et dépouil-

lent les morts. Ceux-ci appartenaient à l'armée royaliste, et, chassés d'Acapulco comme des loups d'un bois après une battue, n'osant demander asile dans le fort et craignant de tomber entre les mains des insurgés, la vue d'un canot les séduisait.

Les deux rameurs continuaient à dormir sur leur banc : l'un à bâbord, l'autre à tribord.

Les deux rôdeurs eurent une même idée : celle de s'emparer d'un canot si mal gardé et de deux vivants de faire deux morts.

Leurs fusils se levèrent en même temps, et après avoir pris leurs points de mire aussi à l'aise qu'ils purent le dési-

rer, il firent feu à la fois. La double détonation n'éveilla pas les dormeurs, leur sommeil devait être éternel. Les deux coups avaient porté la mort.

Le capitaine Lantejas entendit seul l'explosion. Depuis une heure environ il marchait au hasard, sans connaître les lieux qu'il parcourait, se demandant de quelle utilité il pouvait être pour le nègre et l'Indien qu'il continuât plus longtemps une recherche si obstinée.

Evidemment il ne pouvait rien pour eux au milieu de ces solitudes inconnues, et il résolut en conséquence de retourner sur ses pas. Il reprit la route qu'il venait de parcourir; mais à peine commençait-il à marcher vers la mer, à laquelle il

avait jusqu'alors tourné le dos, qu'il entendit retentir les deux coups de feu dans cette direction.

Au premier moment il ne put se défendre de l'appréhension fort vive de quelque malheur ; il pensa ensuite que Costal et Clara, de retour sur la grève, avaient tiré deux coups de pistolets pour avertir de leur présence et demander un canot, afin de regagner l'île de la Roqueta.

Cependant en réfléchissant, il se dit que, si sa conjecture était vraie, l'Indien et le nègre avaient dû trouver les deux hommes à qui il avait confié le soin de son embarcation. Cette idée le frappa comme une éclair ; l'appréhension reprit

le dessus de son esprit, et au lieu de marcher il courut. Il résulta de là qu'il franchit, en moins d'une demi-heure, la distance qu'il venait de mettre près d'une heure à parcourir.

En arrivant au bout du sentier creux ses regards embrassèrent avidement tout l'horison devant lui : son canot avait disparut; il s'avança et ne vit que la mer houleuse. Il crut s'être trompé de route; mais l'aspect du chemin creux ouvert au milieu des falaises lui rappelait parfaitement l'endroit de son débarquement. C'était bien le même, et le canot ne devait pas être éloigné. Enfin, un examen plus attentif lui fit découvrir une masse noire

balancée au loin par la houle : don Cornelio espéra.

La marée, quoique presque insensible sur ces rivages, avait sans doute en se retirant, emporté le canot au large pendant le sommeil de ses deux gardiens.

Le capitaine appela à voix assez basse d'abord ; puis, ne recevant pas de réponse, il haussa la voix, mais inutilement. Le canot continuait à rouler d'un bord à l'autre sans que rien n'indiquât qu'on l'y eût entendu. Il cria de toutes ses forces, ce fut en vain ; l'écho seul répéta ses cris. La masse noire continuait à osciller de droite et de gauche avec une monotonie lugubre.

Il écouta et n'entendit que le bruit de

la mer qui clapotait en étendant sur la grève une légère frange d'écume; les intermittences de profond silence et de soupirs plaintifs de chaque flot mourant sur le sable, portaient dans l'âme du capitaine une terreur vague d'abord, mais qui bientôt se précisa d'une manière terrible.

Deux hommes parurent tout à coup dans le canot, qui semblait vide et abandonné, et quatre bras le frappèrent à la fois de l'aviron; puis, au lieu de revenir vers le rivage, il s'en éloigna rapidement.

— Drôles! s'écria don Cornclio, surpris et alarmé de la manœuvre incompréhensible qu'il voyait faire à ces deux hommes: c'est moi, le capitaine Lantejas!

Un éclat de rire moqueur répondit aux paroles du capitaine, et presque en même temps il vit avec une horreur profonde s'avancer vers lui, portés par les flots, les cadavres de ceux qu'il croyait voir encore au loin faire force de rames pour gagner le large.

Les deux rodeurs nocturnes avaient perdu quelque temps à dépouiller les cadavres gisants sur la grève et dans le canot, et ils avaient à peine achevé leur besogne quand l'aspect du capitaine les avaient frappés d'effroi.

Tous deux s'était couchés au fond de la barque, ignorant si le personnage qui s'avançait était accompagné. Quand ils eurent acquis la certitude qu'il était seul,

ils reprirent alors tranquillement leurs avirons pour s'éloigner, non sans avoir éprouvé la tentation de revenir attaquer don Cornelio.

Les appréhensions manifestées par le mariscal étaient évidemment bien fondées, et cependant il fallait, faute de pouvoir faire autrement, prendre la résolution de regagner, en tournant le fort, le camp de Morelos en dépit des rôdeurs.

Le capitaine avait déjà fait, l'avant-veille, un chemin à peu près semblable avec Costal, et, à tout prendre, il avait encore la chance de le rencontrer. Il s'orienta de son mieux pour se retracer la position du *voladero de los Hornos*, et, son sabre d'une main, un pistolet de

l'autre, il s'engagea de nouveau et assez résolûment dans le chemin creux d'où il sortait.

Pourquoi le nègre et l'Indien n'auraient-ils pas pris ce même parti ? se demandait-il en marchant. Cette réflexion, dont il aurait dû être frappé d'abord, le rassura sur le compte de celui à qui il devait au moins deux fois la vie et dissipa une de ses plus tristes appréhensions ; alors il chemina plus gaîment, quoiqu'à l'aventure.

La lune se leva claire et brillante, et, si sa clarté exposait le capitaine à être vu, elle lui laissait aussi la faculté d'apercevoir les ennemis et les pas dangereux de ces montagnes. Il arriva, en effet, sans

accident au sommet d'un plateau fort élevé, du haut duquel il aperçut autour de lui la mer, la ville, la silhouette noire du fort et les feux lointains du camp de Morelos.

Le capitaine, dès-lors, put préciser d'une manière certaine la situation du pont qui lui servirait à franchir le précipice d'*Hornos;* il continua à marcher avec une nouvelle ardeur vers le but qu'il désirait tant d'atteindre, car, une fois sur le pont, il n'avait plus à parcourir qu'un chemin déjà connu.

Le plateau qu'il traversait était sillonné, çà et là, de ravins peu profonds; quelques monticules s'y élevaient aussi de distance en distance. Le vent qui soufflait

avec beaucoup de force, quoique la mer fût calme comme un lac, soulevait des tourbillons de poussière blanchâtre qui, joints aux inégalités du terrain, contribuaient à cacher le pont et le *voladero*. Don Cornelio marchait avec quelque précaution, lorsqu'en doublant la dernière de ces petites collines, il aperçut dans le lointain, au clair de la lune, les poutres et la maçonnerie qui servaient à traverser le précipice ; à l'instant même il se blottit précipitamment derrière un buisson, car il venait de distinguer une forme humaine qui se dessinait sur le pont d'Hornos.

Vivement contrarié d'échouer ainsi au port, le capitaine tâcha, à travers les tiges

des buissons, de se rendre compte du nombre des hommes qui interceptaient son chemin. Il n'y en avait qu'un seul, bien qu'il lui parût d'une taille gigantesque, sa tête atteignant le haut du poteau au sommet duquel Costal avait suspendu son falot pour avertir le sergent d'artillerie Pépé Gago. Il ne put s'empêcher de sourire un instant de sa méprise, il était évident que ce personnage s'était hissé à cette hauteur pour dominer plus au loin la plaine au-dessous de lui. Puis bientôt le capitaine reconnut à n'en plus douter, et à son extrême surprise, celui qu'avait poursuivi Costal avec tant d'acharnement et de témérité, en un mot l'homme *au caban*. C'était bien sa *bayeta* de couleur

foncée et rabattue sur son visage. Il était absorbé sans doute dans quelque contemplation bien profonde, car depuis près d'une demi-heure que, livré aux plus tristes conjectures sur le sort de Costal, don Cornelio guettait le départ du mystérieux personnage, il n'avait pas changé de position. Son manteau seulement, gonflé par le vent, vint tout à coup à s'entrouvrir, et le capitaine put voir pour la première fois le sergent se mouvoir, mais de la manière la plus étrange.

Aû milieu de ce silence nocturne, sur cette hauteur déserte, la présence de cet homme dans une attitude si bizarre avait jeté l'épouvante dans le cœur de don Cornelio. Cependant son isolement et le dan-

ger qu'il courait à prolonger plus longtemps son inutile attente lui firent prendre une résolution désespérée : celle de surprendre son ennemi distrait, de le tuer et de passer outre.

Il quitta l'abri de son buisson et s'avança sans bruit pour faire feu sur l'individu qui lui barrait le passage.

Il n'en était plus qu'à une courte distance, et l'homme au caban n'avait pas remué, lorsqu'une violente bouffée de vent s'engouffra dans son capuchon, le rejeta sur ses épaules, et, à la clarté de la lune qui donnait en plein sur son visage, don Cornelio frémit en distinguant des traits défigurés par la plus hideuse contorsion. Dès-lors il n'eut plus de doute,

l'homme à la *bayeta* était pendu par le cou au poteau du pont d'Hornos.

Partagé entre la curiosité de voir de plus près ce singulier personnage et la répugnance que lui causait son aspect dégoûtant, le capitaine hésitait à avancer; puis, comme il lui fallait absolument passer par là, il s'arma de courage et parvint sur le pont. Il examina la figure contournée du supplicié avec un vague souvenir de l'avoir vue quelque part, et il allait passer outre lorsque son manteau, entr'ouvert une seconde fois par le vent, lui laissa voir un falot suspendu à son cou.

A cette vue, tout lui fut révélé, le nom

de l'homme et celui de son bourreau. Lantejas allait fuir épouvanté, mais des voix qu'il entendit résonner distinctement dans le fond des ravins le retinrent immobile.

Au-delà et en deçà du pont, la lune jetait sur les deux sommets du *voladero*, dépouillés de végétation, de si brillantes clartés, qu'il n'aurait pu les traverser sans être aperçu. Dissimuler sa présence n'était pas possible, mais il pouvait, caché derrière le parapet de maçonnerie, disputer l'entrée du pont à dix hommes, et, malgré l'horreur que lui inspirait son effrayant voisin, il se blottit au-dessous de lui et attendit de nouveau. Son attente

ne fut que d'un moment, mais d'un moment bien pénible, pendant lequel le cadavre se balançait au-dessus de lui en faisant craquer sous son poids, avec un bruit funèbre, la corde autour du poteau, tandis que le falot rouillé, secoué sur sa poitrine, rendait un son non moins lugubre. Ce moment, disons-nous, fut court, car presque aussitôt deux voix connues appelèrent le capitaine par son nom, et Costal et Clara se montrèrent sortant du fond d'un ravin à peu de distance de lui.

Après les premières félicitations adressées à Costal, qu'il retrouvait à son grand bonheur plein de force et de vie :

— Vous saviez donc, lui dit le capitaine, qui était le mystérieux personnage au capuchon bleu ?

— Non, répondit Costal, mais cette particularité m'avait donné des soupçons. Je concevais cette précaution de la part de Gago ; le coupable déguise toujours ses traits autant qu'il le peut. Aussi, quand j'eus aperçu sur l'un des canots espagnols un homme ainsi encapuchonné, je m'attachai à lui ; un coup de vent rabattit sa *bayeta*, et je reconnus le traître. J'ai fait des efforts prodigieux pour qu'il ne m'échappât pas, j'y ai réussi, et lorsqu'il s'est jeté à la mer...

— Je vous ai vu vous y jeter aussi

répliqua le capitaine en interrompant Costal, et c'est pourquoi, inquiet sur votre sort, je me suis engagé seul dans ces montagnes à votre recherche, après la mort de deux hommes que j'avais avec moi et qu'on a tués à coups de fusil dans le canot où ils m'attendaient.

— Et nous, reprit Costal, pendant que nous étions cachés à l'écart pour empêcher qu'on décrochât la victime de la justice indienne, nous vous avons vu et nous sommes accourus. J'avais bien dit à Clara que le vieux falot que j'enterrais avant-hier me servirait encore.

— Laissons là ce malheureux pour que ses compatriotes lui rendent à leur gré

les derniers devoirs, dit le capitaine; la vengeance ne doit pas survivre à la mort.

— Soit, si vous y tenez absolument; d'ailleurs, ma besogne est faite et mon serment accompli.

Peu de temps après, le capitaine Lantejas se reposait de ses fatigues sur son lit, où il dormit quatorze heures de suite.

Nous l'y laisserons goûter ce sommeil réparateur pendant que nous allons ouvrir le chapitre suivant, à une époque plus reculée de quelques mois.

Dans le récit qui précède nous avons présenté au lecteur, avec quelque complaisance, le curé de Caracuaro depuis son origine, humble comme celle d'un fleuve naissant, jusqu'au moment où il rend à Dieu des actions de grâces pour le succès de ses armes victorieuses.

N'y a-t-il pas quelque charme à suivre un fleuve dans son cours et à en contempler les progrès? Un mince filet d'eau cherche d'abord à se frayer un passage à travers les glaïeuls et les touffes de roseaux qui bordent sa source. A peine échappé de son berceau, il serpente déjà dans la plaine et caresse mollement l'herbe sur laquelle il coule en murmu-

rant. Plus tard, son lit se creuse et s'élargit, sa course devient plus rapide. Bientôt, grossi par vingt rivières qui viennent à l'envi verser dans son sein le tribu de leurs eaux, le fleuve roule majestueusement ses flots, et, après avoir fécondé et enrichi les contrées qu'il a parcourues, il va à son tour porter triomphalement son tribut à l'Océan. Triste et fidèle image du néant des grandeurs de ce monde !

Un charme plus grand encore ne s'attache-t-il pas aux diverses phases de la vie des hommes dont le nom a glorieusement retenti dans le monde, et que le urin de l'histoire a gravé en traits inef-

façables pour le léguer aux générations suivantes ?

Retournons maintenant à nos héros de prédilection.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.